

# L'ŒUF DE CHRISTOPHE COLOMB



КОЛУМБОВО ЈАЈЕ

KOLUMBOVO JAJE

**RADOSLAV PETKOVIĆ**

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

**Juillet 2018**

## Y A-T-IL EU UNE PREMIÈRE GUERRE MONDIALE ?

### extrait

#### *Le petit Marcel dans un monde qui s'effondre*

Ce que nous tenons aujourd'hui pour l'un des romans majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, *À la recherche du temps perdu*, est apparu au public en 1913 sous le titre *Du côté de chez Swann*. Proust l'a ensuite sérieusement remanié pour nous offrir la version que nous connaissons mais il reste que sa conception remonte à la période de l'avant-Première Guerre mondiale.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, donc, le Narrateur et le héros du roman qu'à cette occasion, nous appellerons Marcel – son prénom n'apparaît que bien plus tard, et encore avec une certaine réserve – se trouve à Combray où sa mère, avec la bénédiction de la grand-mère, lui offre quatre livres de George Sand. « Je n'aurais pas supporté que mon enfant lise quelque chose de mal écrit », dit-elle ; mais à ses yeux, ce qui distingue tout spécialement cette littérature, c'est qu'en elle « respire toujours cette bonté, cette grandeur morale que la mère a appris de la grand-mère à considérer comme étant au-dessus de tout dans la vie ».

Vu la vie sentimentale et érotique mouvementée qui fut la sienne, George Sand est aujourd'hui surtout le sujet de biographies scandaleuses et d'études de genre, et cette histoire de noblesse et de moralité peut paraître quelque peu étrange. À l'époque de l'enfance de Marcel où il n'y avait évidemment ni tabloïds ni paparazzis pour pister les célébrités dans chacune de leurs aventures sexuelles – et pour les publier avec fracas au grand plaisir du public – la maman et la grand-mère (romanesques) pouvaient heureusement n'en rien savoir. Mais les ha-

bitués des salons distingués, tels Marcel Proust et le Narrateur – devaient avoir entendu de multiples et diverses anecdotes. Mais l'œuvre qui, en particulier, attire l'attention du Narrateur et de la maman – dans le roman, c'est principalement ce terme de *maman* qui est utilisé – et aussi de la grand-mère, c'est *François le champi*.

Si le titre apporte une petite explication, il n'éclaire pas tout, loin s'en faut. Ce n'est pas une histoire sentimentale qui raconte les souffrances d'un petit sans famille nulle part mais, au fond, l'amour d'un enfant trouvé et de sa belle-mère, un thème que le Narrateur et Proust rencontreront plus tard dans la *Phèdre* de Racine, un thème donc à forte connotation incestueuse. À sa sortie, et surtout quand il fut adapté pour la scène, le livre provoqua un énorme scandale. Et dans le roman, la maman lit ce livre au héros en sautant les passages les plus scabreux. Ce qui n'empêche pas le Narrateur, quoique encore enfant, de flairer quelque chose d'indéfini, une intonation particulière, certains accents.

Bien plus tard, au cours d'une conversation avec Albertine, le Narrateur pointera les éventuels contrastes entre un écrivain et son œuvre et citera en exemple Choderlos de Laclos qui, homme et époux d'une extraordinaire honnêteté, a commis un livre aussi effrayant de perversité que *Les Liaisons dangereuses*. La maman et la grand-mère du Narrateur, en froid avec Swann à cause de son mariage « indigne », auraient-elles donné à l'enfant, en toute tranquillité d'âme, les livres d'une personne qui avait pour biographie celle de George Sand ? Bien longtemps après, commentant la nouvelle de mariages récemment contractés, la maman déclarera qu'ils sont peut-être à l'image des romans de George Sand où la vertu est en fin de compte toujours récompensée. « Surtout comme dans les romans de Balzac, commentera le Narrateur en lui-même, où c'est le vice qui est en fin de compte toujours récompensé. » Soit dit entre parenthèses, nous trouvons dans les biographies auxquelles Proust s'attache des détails qui donnent de sa vraie mère Jeanne Clémence, née Weil, l'image d'une femme de plus d'esprit et d'en-

vergure que nous pourrions le présumer au vu de la maman romanesque. Le fait qu'elle n'a jamais renié la foi juive dans laquelle elle était née et, en conséquence, l'impossibilité pour elle d'être inhumée selon le rite catholique sont des faits qui méritent attention à une époque où épouser la religion du mari était considéré comme la normalité. Que Julia Kristeva place le personnage de la maman sous le concept de *matricide littéraire* ne doit rien au hasard. Disons, incidemment, que dans les correspondances qui ont pu être conservées, nous apprenons que c'est sa mère, justement, qui a conseillé au jeune Proust la lecture de Balzac.

Mais dans le roman, le monde du Narrateur est un monde où on a perdu la foi en l'idéologie officielle et, qui plus est, dans les fondements mêmes sur lesquels il repose ; il subsiste par la force de l'inertie, le soutiennent l'habitude et une certaine naïveté, la bonté de la maman et de la grand-mère, leur promptitude à ne pas reconsidérer les choses. Il n'y a cependant là aucune foi véritable et la seule interrogation porte sur l'instant où tout s'écroulera. Soulignons une nouvelle fois que ces écrits dattent, en grande partie, d'avant la guerre.

Sinon, Proust allait se voir décerner le prix Goncourt en 1919, la première année de l'après-guerre, ce qui devait provoquer un assez beau scandale : l'autre livre en compétition était le célèbre roman de guerre de Roland Dorgelès *Les Croix de bois*. La décision prise par six voix contre quatre souleva les protestations ulcérées d'une bonne partie du public, on rappela la non-participation de Proust à la guerre. L'éditeur de Dorgelès, Albin Michel, supporta mal cette énorme surprise et fit imprimer un bandeau sur lequel figurait en majuscules : PRIX GONCOURT. ROLAND DORGELÈS. LES CROIX DE BOIS. Et juste en dessous, en petits caractères : quatre voix sur dix. Pour ce coup de marketing, il fut condamné à une amende.

Dans *À la recherche du temps perdu* qui fut couronné, ainsi que dans l'œuvre précédente, l'homosexualité apparaît, mais pas de manière aussi criante, aussi dominante que dans les romans ultérieurs. Proust lui-même s'étonnait que *Sodome et*

*Gomorrhe* n'aient pas provoqué un plus grand scandale – il n'y en eut pour ainsi dire pas – et il était prêt à ranger pareille réaction, ou absence de réaction, parmi les conséquences de la Grande Guerre. Mais souvenons-nous que Sigmund Freud, avant la guerre, avait à Vienne suscité une indignation considérable avec ses théories, à commencer par le complexe d'Œdipe auquel, justement, Proust serait fréquemment rattaché par la suite ; il semble que dans la scène mentionnée, l'auteur du roman s'efforce, et en pleine conscience, de nous suggérer les rapports incestueux qu'entretiennent la mère et le fils ; pourtant, à notre connaissance, Proust n'avait pas lu Freud. Lorsque la guerre éclatera, Freud sera transporté par un élan patriotique, il écrira que, pour la première fois, il se sent Autrichien bien qu'il n'ait, dit-il, jamais beaucoup cru en cet empire. Le cas de la monarchie K und K<sup>1</sup> est, naturellement, spécifique, mais il faut garder à l'esprit que c'est là l'une des périodes les plus brillantes de Vienne, et surtout de la seconde métropole de la Double Monarchie, Budapest, ville où sera construit le premier métro d'Europe continentale, donc avant Paris et après Londres. Le cas de Paris devait néanmoins donner un nom à toute cette période : *La Belle Époque*. Mais ne nous laissons pas abuser par cette expression.

C'est aussi une époque de grands bouleversements qui voit l'arrivée majestueuse et triomphale de la technologie. Charles Péguy, autre écrivain français, mort en septembre 1914 au début de la guerre, avait écrit avec enthousiasme l'année précédente, que depuis Jésus-Christ le monde ne s'était jamais autant transformé qu'au cours des trente années précédentes. De fait, depuis l'apparition du téléphone, le nombre d'appareils en France dépasse les cent mille ; l'un d'eux est installé chez le Narrateur, mais pas encore chez Proust : pour téléphoner à son fils en villégiature, sa mère doit se rendre à la boulangerie voisine. Dans cette ville de vacances les jeunes filles en fleurs circulent à bicyclette, autre invention nouvelle, mais Marcel Proust se prendra d'un intérêt plus grand pour l'automobile ; il fera part de son

---

<sup>1</sup> Kaiserlich une königlich : impérial et royal. (Les notes sont du traducteur.)

exaltation dans un texte publié en 1907 dans *Le Figaro* : « Impressions de route en automobile ».

L'histoire des taxis parisiens qui transportèrent les soldats sur la Marne est célèbre, et après la guerre Ludendorff affirmera que l'issue de la bataille marqua la victoire du camion français sur le chemin de fer allemand ; il conclura, incidemment, que la paix n'est qu'un répit entre deux guerres. Fait nullement fortuit, Renault est pendant la Première Guerre le plus grand constructeur français de tanks. De tanks remarquables pour l'époque grâce auxquels, en 1918, sera lancée la première attaque victorieuse menée de concert avec l'infanterie ; auparavant la plupart des tanks tombaient en panne et restaient cloués sur place avant même d'atteindre la ligne de front. Quant à la firme Citroën, elle avait commencé sa glorieuse histoire par la fabrication d'obus.

### ***L'art ne croit pas aux larmes***

L'une des questions les plus difficiles relatives à la Première Guerre mondiale est la différenciation du chronologique et du causal. Disons, pour plus de simplicité : dans tous les phénomènes et événements survenus après la guerre, comment distinguer ceux qu'elle a directement provoqués, précipités, de ceux qui se seraient produits même s'il n'y avait pas eu de guerre ? Pour faire cette constatation initiale, les historiens dans leur majorité s'accordent ; puis, aussitôt après, un total désaccord se fait jour.

L'un des livres qui, à la fin du siècle dernier, a attiré une grande attention et qui demeure, aujourd'hui encore, une certaine lecture obligée est *The Great War and Modern Memory*. Son auteur, Paul Fussell, est convaincu que la littérature au sens large, ce qui sous-entend aussi l'art, a été définie par la Première Guerre mondiale. Ce livre contient quelques affirmations assez tranchées, telle celle qui fait de cette guerre la cause de l'apparition de l'ironie en littérature – une opinion pour le moins insolite venant d'un professeur de littérature anglaise de profession – ou quand un lien est établi entre cette guerre et les

œuvres de Pynchon ou de Vonnegut même si, dans la mémoire collective américaine, la Grande Guerre ne représente pas un événement majeur. Les USA y sont entrés tardivement, les pertes subies furent relativement négligeables, et on déplora nettement plus de soldats morts ensuite de la grippe espagnole.

Fussell a écrit son livre au début des années 1970, à l'époque des débats les plus virulents et de la crise traversée par la société américaine et provoquée par la guerre du Viêt-Nam ; c'est une discussion privée qui, en réalité, a incité Fussell à l'écriture. Par ailleurs, il avait à supporter le lourd fardeau de sa propre expérience de la Seconde Guerre mondiale, et on a peine à se défaire de l'impression que son livre témoigne plus d'un état d'esprit élaboré par la Seconde Guerre mondiale et façonné par le drame vietnamien, contexte où nous placerions plus volontiers et Pynchon et Vonnegut. S'il évoque aussi la Première Guerre, c'est avant tout une sorte de métaphore, un événement dans lequel se projettent l'expérience et la vision de faits ultérieurs ; il est vraiment difficile de se débarrasser de l'impression que dans le cas des deux auteurs mentionnés il est aussi question de la Seconde Guerre mondiale ; tant *Gravity's Rainbow* que *Catch 22* donnent une image de la guerre que la Gauche américaine – à laquelle Fussell appartient également – a formée sur l'expérience de la guerre du Viêt-Nam.

L'autre problème que pose la démarche de Fussell et, généralement, toute étude du rapport entre la Première Guerre mondiale et la littérature (l'art), est que la meilleure illustration d'une certaine vision de la guerre nous est donnée, presque comme autant de preuves du choc qu'elle cause nécessairement, par des écrivains que nous pourrions qualifier, avec un tantinet de courtoisie, de moyens. Dans le cas du livre de Fussell, ce sont Robert Graves et Siegfried Sassoon, que l'auteur lui-même ne tient pas en très haute estime mais à qui il accorde un nombre de pages dominant.

Une brève incursion dans le domaine de la peinture montre toutefois que l'expression artistique qui nous intéresse principalement quand nous parlons de l'art qui a marqué

l'après-guerre, a pris forme dans l'immédiat avant-guerre. Marcel Duchamp crée son premier objet ready-made en 1913. Parallèlement, en 1912, Malevitch se définit comme peintre « cubo-futuriste », et on peut difficilement croire que la bataille des lacs Mazure ait eu pour conséquence, entre autres, *Carré noir sur fond blanc*, œuvre de 1915.

Le rôle joué par la technologie lors de la Première Guerre n'est en rien une nouveauté : le côté technologique aura été important dans toutes les guerres, depuis l'âge de pierre et le remplacement des armes en pierre par celle en bronze, mais les changements étaient lents, moins massifs, et autorisaient un temps d'adaptation supérieur. La Première Guerre mondiale a surpris tout autant les stratèges que les soldats dans les tranchées, et si Péguy n'était pas isolé dans sa vision des changements, peu étaient capables d'imaginer leur portée pratique. En vérité, les expériences de certaines guerres précédentes, de la guerre civile américaine – qui fit, dans l'histoire, le plus grand nombre de morts rapporté à celui des participants au conflit – en passant par la guerre russo-japonaise jusqu'à celles balkaniques, auraient pu constituer une leçon utile mais toute pensée, y compris militaire, est expressément eurocentrée, et les expériences tirées des champs de bataille où combattent des peuples « non civilisés » et moins civilisés ne sont pas d'une éloquence outrancière pour les analystes des quartiers généraux.

Et on apprit chemin faisant que ce signifiait mortellement. Les exigences de la nouvelle technologie supposaient aussi de nouveaux comportements ; la portée des canons dépassait désormais l'entendement mais, pour qu'ils atteignent leurs cibles, il était indispensable de déterminer celles-ci avec précision. Le Narrateur de Proust est transporté de joie la première fois où il voit un avion : c'est là, dit-il, ce qu'un Grec a dû éprouver à la vue de son premier demi-dieu. Mais l'avion n'a pas pour mission d'inspirer aux promeneurs oisifs des comparaisons exaltées, il n'est certes pas encore une véritable arme de guerre, le pilote jetant les bombes en personne et manuellement. La tâche



qui lui incombe est avant tout de déterminer et de filmer la position des cibles, et les combats aériens ne sont que la conséquence de cette tâche, une conséquence même teintée de romantisme car deviennent souvent pilotes des officiers issus de la noble et, dans l'ensemble, trop nombreuse cavalerie ; sans doute le plus grand as de l'aviation de toute la guerre, Manfred von Richthofen, compare les combats aériens aux joutes de l'époque chevaleresque ou, plus exactement, à la manière dont, à un certain moment, on imaginait l'époque chevaleresque.

Les avions en contrarient d'autres dans leur mission de reconnaissance mais la rivalité s'exerce aussi dans le domaine de la technologie du camouflage avec un slogan peu s'en faut ésotérique : dissimuler ce qui est, et rendre visible ce qui n'est pas. Quoique l'armée française soit partie au combat – quelle folie ! – en pantalon rouge, car les généraux conservateurs voyaient dans l'introduction d'uniformes de couleurs plus appropriées une conspiration judéo-maçonnique contre l'armée française (*Le pantalon rouge, c'est la France !* s'écrie l'un d'eux, mortel de sérieux) – au cours de l'été 1915, après une hécatombe ayant fait une multitude de morts, bien réels ceux-là, de grands pas sont franchis dans l'élaboration des techniques de camouflage. Un portraitiste plutôt à la mode avant-guerre, Guirand de Scevola, lance l'entreprise et, de manière très gauloise, y associe un nombre coquet de peintres. Danielle Delouche, une historienne qui s'est intéressée à cette question, note que du côté allemand, on faisait montre de plus d'exactitude, de plus d'ingénierie, peut-être aussi de plus d'efficacité.

Le but du camouflage peut donc être de faire en sorte que quelque chose ne se voit pas, mais c'est là une tâche dont la formulation manque de clarté, et cette complication montre en fait un changement d'époque et de perspective. Car la question n'est pas que quelque chose ne se voit pas à l'œil nu, ni même d'un avion, mais qu'il n'apparaisse pas sur le cliché tiré par l'appareil éclaireur et ne puisse, ensuite, être scrupuleusement analysé dans les états-majors. Ces clichés sont en noir et blanc, assez imprécis selon les critères futurs, et dans ce segment du

camouflage s'intègre un groupe particulier de peintres que Scevola a connus dans les cercles artistiques même si lui, peintre mondain, ne pouvait leur être très proche – les cubistes.

La réalité s'établit à un autre niveau, mais pas ainsi qu'il avait été proclamé dans les innombrables manifestes artistiques – à un niveau très pratique. La réalité, comme les impressionnistes affirmaient encore et toujours – bien que, dans le cas présent, sans grande utilité de leur part –, n'est pas ce que nous voyons ou imaginons voir à l'œil nu. Dès 1841, Turner disait que le monde du chemin de fer paraissait fondamentalement différent du monde d'avant – même si sa vision autre du monde était antérieure à l'expérience du chemin de fer – mais il n'en reste pas moins que son argument et sa démarche demeuraient dans le cadre de la vision artistique ; le changement de vision, de la perspective de l'avion et de l'objectif à atteindre, installe une nouvelle réalité dont seul peut nier l'existence quiconque est prêt à laisser tranquillement des bombes lui pleuvoir sur la tête. Plus tard Dos Pasos utilisera l'expression « l'œil de la caméra » pour décrire la façon particulière dont le romancier voit les choses, la prétendue possibilité de les considérer avec objectivité ; si nous établissons un parallèle avec les objectifs contemporains et la technologie de l'informatique, cette croyance devient assez sujette à interrogation.

C'est là un changement qui a un rapport avec la guerre mais que les cubistes avaient annoncé dès avant la guerre ; le peintre allemand Ludwig Meidner avait eu une vision de villes écrasées sous les bombes, bien avant que la chose se produise, des décennies avant que ces bombardements apocalyptiques soient la réalité ; en art, ils sont symbolisés par *Guernica*, dans la réalité par Dresde et Hiroshima. La guerre n'a pas fait naître une avant-garde artistique mais elle fut pour les avant-gardistes, de différentes manières et pour différentes raisons, un argument qui leur était cher car tous ou presque pensaient que la révolution sociale, qu'elle soit communiste ou fasciste, emboîterait le pas à la révolution artistique. Le croire s'est révélé erroné, pour Trotski, les avant-gardistes étaient, au mieux,

des « compagnons de route » qui, dans le cours des événements à venir seraient, d'une manière ou d'une autre, liquidés ; l'attitude du fascisme à leur égard fut quelque peu ambivalente mais, en substance, négative ; et pour les nazis, l'avant-garde était un art décadent. Le goût des politiciens, des leaders des masses, est nécessairement conservateur ; qui veut mener les masses et les manipuler doit s'en tenir à ces procédés, montrer la réalité à laquelle elles sont accoutumées. Ce n'est pas une question de goût artistique, mais d'instinct politique.

[...]

**A QUOI JE PENSE QUAND ON DIT  
PREMIÈRE GUERRE MONDIALE**

***Au café refroidi et jamais bu de Zeno Cosini***

Zeno Cosini est le héros et le narrateur du roman de Italo Svevo *La coscienza di Zeno*, la conscience de Zeno. Un beau jour de mai 1915, il se trouve avec sa femme et sa fille dans sa villa des environs de Trieste ; sa fille désirant des roses, en bon père – et vu son désir de pousser plus avant dans ce qui a aujourd’hui des airs détestables d’aventure pédophile avec une petite paysanne, une affaire qui, au moment où le livre est écrit, paraissait, c’est vrai, moins monstrueuse qu’aujourd’hui – Zeno quitte la villa avant le petit-déjeuner. Cette entreprise nécessitant plusieurs heures de marche, et sous un soleil déjà fort, Zeno n’a emporté ni veste ni chapeau. Et à l’époque de l’écriture du roman, ne pas mettre de chapeau démontrait la certaine légèreté, l’insouciance du héros. Un historien de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, Slobodan Jovanović, écrit quelque part qu’un Belgradois était tellement affolé par les imbroglios de la politique serbe qu’il était sorti de chez lui en courant et tête nue.

Tandis qu’il achète les roses, Zeno bavarde avec des paysans qu’inquiète fortement le risque de guerre. Il les détrompe : j’aime les gens heureux, explique-t-il ; oui, vraiment. Et il leur dit arriver justement de Trieste où il a entendu les dernières nouvelles, le remplacement à Rome du gouvernement belliciste et le retour de Giolitti. Comme tout lecteur contemporain de Svevo et de Zeno le savait, cette nouvelle était inexacte, inventée de toutes pièces. Giovanni Giolitti était certes un opposant résolu à l’entrée en guerre de l’Italie, mais les structures politiques italiennes s’étaient depuis longtemps déterminées. Zeno ne pouvait évidemment rien savoir des pourparlers compliqués qui

déboucheraient sur l'accord de Londres et l'engagement aux côtés des Alliés. Mais il fallait tenter et parvenir à rassurer plus encore les paysans en leur expliquant qu'en cas de guerre, elle ne se déroulerait pas ici, mais sur mer, et que de toute manière l'Europe disposait d'une multitude de champs de bataille telle la Flandre. En l'occurrence, et d'un point de vue formel, Zeno avait raison ; mais il s'avèrerait que les champs de bataille ne sont jamais en nombre suffisant.

Ayant rendu les paysans heureux, Zeno se sent pour sa part moins heureux et moins sûr de lui-même. Lucinico, où se trouve sa villa, est vraiment très proche de la frontière ; ce serait, pensait-il, une bonne idée que de regagner Trieste puis, là-bas, d'envisager de s'en éloigner encore, dans l'une ou l'autre direction – vers l'Italie ou plus au cœur de la Double Monarchie – laquelle, il n'en sait rien mais, dans les deux cas, éloignée du front ; il avisera avec sa femme mais, *first things first*, il va se hâter de rentrer pour prendre, enfin, son café au lait.

Alors que sa villa est en vue, il tombe sur une escouade de soldats, qui n'ont pas l'air très inquiétant ; ce ne sont pas de jeunes recrues, constate Zeno, et ils ont même un équipement assez désuet, de longues baïonnettes que les Autrichiens, dit-on, ont récupéré dans les entrepôts. En cet été 1915, mais ce devait être là le mois de mai, à qui imputer cette méprise, à l'écrivain ou au héros ?

Quoi qu'il en soit, Zeno continue de croire à son autre erreur, plus essentielle celle-là, aux propos entendus à Trieste ou qu'il a inventés afin de s'en convaincre, ce qui est l'un des traits du personnage : à Rome, le retour de Giolitti au pouvoir. À cette heureuse bévue l'arrache alors un soldat qui lui hurle *Zurück*, le fusil pointé sur lui. Je voulais m'entretenir en allemand avec lui, dit Zeno, car il avait crié en allemand, mais c'était le seul mot qu'il connaissait et qu'il répétait sur un ton toujours plus menaçant.

La question de la langue que l'on parle ou qu'il faut parler est un thème particulier du roman ; Zeno répète à plusieurs reprises que sa langue est le dialecte parlé à Trieste, le *triestin*, et

« L'Italien littéraire » comme nous le nommerions et que Zeno appelle plusieurs fois le *toscan*, n'est pas celle qu'il maîtrise le mieux. En réfléchissant aux notes qu'il écrit pour son médecin psychanalyste et qui constituent le roman, Zeno dit qu'« avec chaque mot *toscan*, nous mentons » et que notre vie, racontée dans notre dialecte, aurait un tout autre visage. Pour mieux illustrer cette confusion linguistique, il cite en allemand les phrases importantes de la conversation qui suit.

Lors de cette rencontre au mois de mai, quand Zeno est arrêté près de sa villa et à portée de main de son café au lait, les choses se sont encore compliquées. Les soldats, observe-t-il, sont Slovènes et ne parlent ni allemand ni italien. Un officier arrive enfin qui, dans un bon allemand, s'exclame : *Was will der dumm Kerl hier ?* – Que cherche ici cet imbécile ? Zeno se rend compte que son allemand à lui n'est pas excellent non plus mais il réussit néanmoins à expliquer que son café l'attend à Lucinico et que seule l'escouade commandée par l'officier l'empêche d'aller le prendre.

L'officier a éclaté de rire, je vous jure qu'il a éclaté de rire, dira Zeno. La conversation prend fin, l'officier enjoignant à Zeno d'aller où le diable l'emportera, *wo der Teufel Sie tragen will*. Cette perspective plaît assez à Zeno mais l'officier mettra un frein à la volonté du diable en donnant ordre à un caporal d'accompagner Zeno jusqu'au pied de la colline et de veiller à ce qu'il ne s'écarte pas du chemin menant à Gorica et de l'abattre s'il vient à désobéir.

Le sous-officier était un Slovène qui parlait correctement italien, mais cela n'a pas modifié le destin de Zeno. Il a certes réussi à demander s'il était vrai que l'Italie allait entrer en guerre, car lui aussi ignore quelle est la situation véritable, et Zeno, dans son optimisme sans limites, et sans doute aussi dans son désir de rendre les gens heureux, redira ce qu'il a dit déjà aux paysans. Dans les jours qui suivront, consignera Zeno dans ses notes, la majorité de ces gens ne seront probablement plus. Qui sait quel étonnement se lira sur leurs visages glacés par la mort ?

### ***Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline***

Dans le livre qui porte ce titre, l'écrivain français, critique et fin connaisseur de Céline et des chats, Frédéric Vitoux, nous décrit par le menu un épisode qui s'est déroulé à la fin de l'année 1944. À Sigmaringen, une localité et une forteresse sur le Danube, dans le sud de l'Allemagne.

La ville comme la forteresse sont occupées par des Français qui ont fui la France. À dire vrai, Sigmaringen a été proclamée Ville-État et le gouvernement français en fuite l'administre. Vitoux fait un remarquable constat du paradoxe : l'Allemagne qui, précédemment, occupait la France entière, lui concède là un morceau de son territoire. En outre, l'Allemagne et le Japon y ont ouvert leurs ambassades. Presque toutes les personnalités de Vichy ou celles liées à Vichy sont là, à commencer par Pétain et Laval. Que Céline y soit est donc logique, avec son épouse. Mais aussi son chat.

Il y a de nombreuses années j'ai écrit que la littérature de Céline me laissait passablement indifférent, que son fascisme me répugnait, mais aussi qu'après avoir lu le récit de sa fuite avec son chat devant l'avancée des Alliés, il m'a fallu ressentir une certaine sympathie. Alors je ne connaissais pas l'histoire en détail, et c'est le livre de Vitoux qui, en réalité, m'en a ensuite appris le plus. Et tout, du moins s'agissant de Bébert, s'est révélé nettement plus dramatique, mais aussi paradoxal que j'avais pu l'imaginer.

Au même moment à Sigmaringen se trouvait le Belge Léon Degrelle, le chef du parti fasciste francophone Rex. C'était un homme qui livrait le fond de sa pensée et s'efforçait d'agir en conséquence même s'il devait faire plus tard et mieux encore sa propre publicité et se forger un joli mythe ; mais il s'était réellement battu sur le front de l'est comme officier de la légion wallonne et avait été peu auparavant promu dans les rangs de la Waffen-SS. Allégation que tout porte à croire mensongère, il prétendra ensuite que Hitler lui a dit : « Si j'avais un fils, j'aimerais qu'il vous ressemble ». Mais de plus d'intérêt est sa défini-

tion du *chef*, qui date d'avant la guerre : Celui qui jamais n'admettra s'être trompé. Bien plus tard Degrelle déclarera que son unique regret, c'est d'avoir été défait.

À Sigmaringen Degrelle tint un long discours sur « La nouvelle Europe et le renouveau de la France ». Un discours, nous dit Vitoux, enflammé qui multipliait les appels à livrer la bataille décisive ; toute l'émigration était présente et manifestait l'enthousiasme dû. Mais à un moment Degrelle rappela que se trouvait ici, parmi eux, des gens venus avec leur chat et imaginant pouvoir mener une vie tranquille en compagnie de leur animal domestique. Ces gens symbolisaient à ses yeux les rétifs à lutter pour la sainte unité, à mener le combat, etc. Vitoux reconnaît citer le discours *approximativement* – quoi que ce mot puisse signifier pour lui – et la citation, assez courte, s'achève par cette observation : le discours se poursuit, démagogique comme on pouvait s'y attendre. Mais ces propos ne pouvaient plaire à Céline, peut-être y avait-il à Sigmaringen d'autres personnes ayant emmené avec eux, comme on disait alors, leur animal domestique, de compagnie comme on dit aujourd'hui, mais Degrelle avait explicitement parlé de chat, un animal qu'en règle générale, on oublie et on abandonne plus facilement qu'un chien.

Sigmaringen est alors un lieu intéressant, surtout dans les descriptions de Céline. Il possède l'atmosphère fantasmagorique – cauchemardesque ? – et l'aura des endroits qui rassemblent les fugitifs du camp vaincu, et Céline, nous dit Vitoux, le dépeint de main de maître. Mais il participe aussi : il se voit décerner un titre et une fonction ; il sera gouverneur de l'île de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Vitoux ne creuse pas ce détail sans doute compréhensible pour un lecteur français mais qui mérite qu'on lui consacre une phrase ou deux. Saint-Pierre-et-Miquelon, île minuscule et faiblement peuplée, proche de la côte du Canada, est un vestige des possessions coloniales françaises en Amérique du Nord qui, jadis beaucoup plus importantes, furent perdues lors de la Guerre de sept ans (1756-1763). Il est donc possible de voir dans



cette nomination le souvenir mélancolique des ambitions coloniales françaises et de leur effondrement, mais aussi d'une défaite infligée à la France par la Grande-Bretagne que les fugitifs de Sigmaringen tiennent pour leur plus grand ennemi – au moment même où les soldats britanniques meurent en France dans la lutte contre l'occupant allemand.

Mais l'ironie ne se tarit pas. Saint-Pierre-et-Miquelon se trouve être le premier territoire à avoir été administré par la France libre de De Gaulle, et ce, dès 1941 ; Céline se voit donc offrir ce qui depuis longtemps échappe au contrôle de Vichy et de ses protecteurs allemands. Ce qui vaut aussi pour Degrelle qui, à Sigmaringen, reçoit le titre et la fonction de *Volksführer der Wallonen* alors que les troupes américaines contrôlent en grande partie la Belgique.

Mais pour Bébert, les problèmes ne se limitent pas au seul Degrelle. Un règlement est en vigueur dans le Reich : tout animal qui n'est pas a) de race, b) reproducteur, doit être éliminé. L'infortuné Bébert tombe donc doublement sous le coup de ce règlement : c'est un chat parisien ordinaire, un *chat de gouttière* comme on disait avec un certain mépris – la tendance aujourd'hui est de substituer à ce terme celui politiquement plus correct de *chat européen* – et, comme beaucoup de chats recueillis, il a été castré. Comme Felix, mon sang-mêlé, fruit des amours inconvenantes d'une siamoise et d'un chat errant inconnu.

Mais, heureusement pour nous tous, Felix ne vit pas dans un système où s'appliquent les lois raciales et dont ledit règlement n'est qu'une seule et très logique partie. Et Vitoux intitule l'ensemble de cet épisode *Bébert, le juif*, en reconnaissant que Céline, bien que féroce antisémite, n'est pas un instant conscient de cet instant, de ce rapport. Sa femme et lui cachent pourtant Bébert des trop zélés applicateurs de la législation nazie, ce qu'ils n'étaient nullement disposés à faire dans le cas des juifs. Pendant que leurs alliés et maintenant protecteurs ici, à Sigmaringen, gouvernaient la France, 25 % de la communauté juive furent liquidés ; et en Belgique, que Degrelle tenterait plus

tard de « libérer » en combattant les Américains dans les Ardennes, 60 %.

Degrelle, hélas, devait réussir à fuir et trouver refuge en Espagne franquiste ; il mourut à un âge avancé et, avant son décès, écrivit une lettre au pape Jean-Paul II expliquant qu'à Auschwitz, par exemple, l'holocauste n'était qu'un mythe. Bon nombre de ceux qui partageaient ses opinions prétendront plus tard n'avoir pas su la réalité des événements.

Cette affirmation n'est pas nécessairement injustifiée et beaucoup, tel Erich Fromm, étaient prêts à l'accepter. Du moins dans une certaine mesure car Fromm conclut l'une de ses réflexions sur ce thème par la remarque suivante : s'ils pouvaient être au courant est une autre question. Disons que Céline, à l'exemple de Bébert à Sigmaringen, pouvait se poser certaines questions qui auraient pu le mener à d'intéressantes conclusions.

### ***L'idéologie, fausse conscience***

Entendons-nous bien : je n'entends nullement mettre sur le même plan l'officier du roman de Svevo et des criminels du genre de Léon Degrelle, et pas uniquement parce qu'il est franchement ridicule d'assimiler un personnage de fiction à d'autres, très concrets ceux-là, qui ont réellement vécu et fait beaucoup de mal au cours de leur existence. Du reste, si Zeno Cosini lui avait parlé de café, l'officier SS Degrelle et ses sbires l'auraient sûrement tué sur place.

Je n'assimilerai pas non plus toutes les idéologies à celle nazie et ferait mienne une constatation de Czeslaw Milosz pour qui le nazisme est la quintessence du mal absolu. Mais ce sous-titre, *L'idéologie, fausse conscience*, nous renvoie à Marx et à ce que j'appellerai le paradoxe marxiste.

L'idéologie, fausse conscience, est une entrée du vocabulaire marxiste. Mais dans l'esprit de ses grands prédécesseurs, comme Kant et Hegel, Marx croyait possible de parvenir à l'essence des choses, sa réflexion ouvrant justement la voie à la connaissance véritable. Sur sa trace apparaît cependant une

nouvelle idéologie, l'observation de Milosz que nous avons citée n'est qu'une partie de ses cogitations où il nous explique ses raisons de n'avoir jamais redouté la victoire du nazisme – c'est ce trait de mal absolu qui, précisément, le rend inapte à remporter la victoire finale – mais aussi sa crainte réelle, selon son expression, du mélange démoniaque de bien et de mal chez Lénine.

Démoniaque ou non, ceci s'applique à toute forme d'idéologie, à l'exception honorifique du nazisme si nous suivons la conviction de Milosz qui en fait la quintessence du mal. Les autres sont un mélange de bien et de mal, quoique les proportions diffèrent.

Malheureusement, le problème ne s'épuise pas. Si l'on n'est pas, comme Marx, disciple de la philosophie classique allemande et donc sceptique quant à la possibilité de parvenir à l'essence des choses, il ne nous reste alors que la première partie de son analyse : tous les systèmes de valeurs sont profondément idéologiques et, disons pour simplifier, le fruit de certaines circonstances historiques, le produit d'un instant donné de l'histoire.

Je citerai un exemple, souvent débattu : l'un des Dix Commandements, très souvent dit le cinquième, enjoint : « Tu ne tueras point ». La chrétienté des origines, majoritairement, l'entendait au sens strictement littéral. Mais dès le V<sup>e</sup> siècle saint Augustin définit le concept de guerre juste qui, depuis, est très prisé et mis en œuvre de différentes manières. La signification absolue de l'un des Commandements est ainsi perdue, et il est intéressant de constater que la relativisation s'opère dans ce cas précis et pas pour les autres Commandements tel « Tu ne commettras pas d'adultère ». Non que dans l'histoire de la chrétienté, des critiques et des révoltes ne s'élèveront pas contre cette pratique idéologique – des hérésies du Moyen Age jusqu'à Tolstoï et ses disciples en passant par les Quakers – mais la version relativisée restera néanmoins partie de la pensée dominante. Au demeurant, à la lecture de l'Ancien Testament où *Les Dix Commandements* apparaissent au début, on voit facilement comment Jahvé est lui-même. Sa compréhension de son propre

commandement est des plus relatives et tout à fait dans l'esprit de la pratique ultérieure.

La Première Guerre mondiale offre un formidable exemple. Toutes les Églises de toutes les parties belligérantes allaient prier avec ferveur pour la victoire de leurs armes ; la victoire dans une guerre ne s'obtient que d'une seule façon, en tuant, aussi rapidement et aussi efficacement que possible, un nombre maximum de combattants du camp adverse. Sans doute n'y a-t-il pas lieu d'être tellement surpris dans le cas des Églises orthodoxes et protestantes qui se définissent nationalement et sont, dans la pratique, très souvent farouchement nationalistes, mais c'est pour le moins curieux dans le cas de l'Église catholique dont les fidèles prirent part aux combats des deux côtés du front ouest et du front de Soča. Le pape Benoît XV, élu le 3 septembre 1914 – la bataille de la Marne devait se déclencher trois jours plus tard – appellera dès son premier message, le 8 septembre, à la cessation des hostilités, il réitérera cet appel plusieurs fois et, à la fin des fins, participera à des initiatives diplomatiques visant à instaurer la paix. On notera que sa vision d'une paix immédiate rejoint l'exigence que formulera plus tard Lénine, une paix sans annexion ni paiement de dommages de guerre, même si le pacifisme de Lénine était strictement tactique de nature – la guerre entre nations devant se transformer en guerre des classes.

Ces appels du pape furent mal accueillis par la majorité des catholiques français et par une bonne partie de la hiérarchie de l'Église, ce qui valut au pape d'être gratifié du sobriquet de *pape boche*. Le fait est que, plus la guerre perdurait, plus le désir de conclure la paix s'amplifiait du côté allemand et, surtout, austro-hongrois ; l'empereur Charles plaidait expressément pour la conclusion d'une paix rapide. Du côté allié, on voyait là le désir de l'Allemagne d'éviter les sanctions. La vérité et les estimations sur la fin prochaine de la guerre étaient distinctes. Après la bataille de la Marne, et donc l'échec du plan Schlieffen qui devait s'appeler Blitzkrieg, la guerre éclair, lors de la Seconde Guerre mondiale, le haut commandement allemand était

à peu près sûr de ne pouvoir garantir une issue favorable à une guerre de longue durée. Les historiens se chamaillent, la fameuse « guerre d'usure » (*war of exhaustion*) était une idée de longue date du maréchal Haig ou une justification après les pertes catastrophiques lors de la bataille de la Somme. Mais, compte tenu du potentiel humain et industriel, une guerre de longue haleine faisait réellement plus le jeu des Alliés. Le retrait de la guerre de la Russie redonna espoir à l'autre camp, mais l'entrée en guerre des USA fut un rude coup porté aux plus grands optimistes.

Quelle que fût la situation sur les plans diplomatique et militaire, il reste que les catholiques français, dans leur grande majorité rejetèrent résolument les exhortations de Benoît XV et son appel à Jésus-Christ, et ils considérèrent que son affirmation « Nous sommes tous les enfants d'un même père » était une manipulation directe des principes fondamentaux et de l'esprit du christianisme. Eux étaient des croyants sincères, la Grande Guerre, de plus, renforçait le sentiment religieux, remplissait les églises, et les catholiques français n'auraient jamais admis qu'on tînt leur foi pour une forme d'idéologie, donc de fausse conscience. Mais ils auraient très promptement accepté que les appels du pape fussent rangés dans cette catégorie, sans souci aucun de ce que, dans le Nouveau Testament, on trouvait sans peine plus d'arguments plaidant en faveur de la position du pape que de la leur.

Nous sommes désespérément empêtrés dans les mailles de l'idéologie et la foi ne nous apporte pas le salut.

### ***Trieste, polémique sur une frontière***

Restant fidèle à une erreur méthodologique, je vais continuer à traiter l'officier du roman de Svevo comme n'étant pas un personnage littéraire – personnage dont l'unique existence serait celle que l'écrivain lui a accordée, avec absence pour lui d'avant ou d'après, de tout en-deçà – mais comme quelqu'un que j'ai rencontré quelque part, ne serait-ce qu'un instant, et au

sujet de qui, en toute logique, je peux poser de multiples questions, émettre des doutes et des hésitations.

Zeno lui tape sur les nerfs, ce qui est humainement très compréhensible, infiniment même plus que les discours de Degrelle à Sigmaringen. La guerre fait rage depuis presque un an, de grandes batailles sanglantes ont déjà été livrées, et elle atteint désormais un endroit où la paix a été en quelque sorte préservée ; rares sont ceux qui auraient réagi différemment à l'arrivée d'un imbécile inquiet pour son café maintenant froid.

Mais qui est-il ? Cette interrogation avait alors plus de sens qu'aujourd'hui, mais le problème est que nous appliquons facilement les critères actuels au passé.

Il parlait allemand et servait dans l'armée K und K. Ce qui ne suffit aucunement pour le cerner car plusieurs possibilités s'offrent. Il pourrait être, disons, un ardent nationaliste allemand. Le nationalisme allemand était beaucoup plus fort en Autriche, c'est-à-dire parmi les ressortissants de la Cisleithanie de langue allemande, qu'on voudra bien l'admettre en Autriche après la Seconde Guerre mondiale. Se remémorant sa jeunesse, Hitler disait qu'il était arrivé en Autriche en citoyen du monde désorienté, et qu'il en était reparti en nationaliste allemand convaincu. La figure de proue de la politique locale était Karl Lueger, le bourgmestre, dont la grande statue trône toujours à Vienne. On lui doit sans conteste l'essor de la ville, mais il remporte les élections avec un programme populiste à forte connotation antisémite et précurseur, sur bien des points, de celui de Hitler. L'empereur François-Joseph refuse de le nommer en dépit du résultat des élections mais *vox populi, vox Dei* comme le confirment de nouvelles élections plus démocratiques que les précédentes, et l'empereur se voit contraint de nommer Lueger. C'est dans ce climat que Gustav Mahler quittera son poste de directeur de l'opéra de Vienne. Lors de la rupture du contrat, le conseil de direction se montrera d'une grande magnanimité : est promise à Alma Mahler une pension à vie. Remords de conscience ?

S'agissant de l'officier de Svevo, une autre possibilité existe

qui, aujourd'hui, après la victoire de l'idéologie nationaliste en Europe définitivement incarnée par la Grande Guerre, nous apparaît moins compréhensible. Il nous faut tenir compte d'une autre idéologie, celle d'État et de la monarchie habsbourgeoise qui conduira les nationalistes à accuser l'Autriche-Hongrie d'être « la prison des peuples » avant qu'eux-mêmes ne créent leurs propres États où, toutefois, les ressortissants d'autres peuples se trouvant sur leur sol ne se sentiront pas au mieux.

C'est le monde de la Kakanie, se raillera Robert Musil, ce monde dont se languit Josef Roth en écrivant ses romans nostalgiques – au temps où la vie valait d'être vécue, dit-il quelque part – et en vidant d'innombrables absinthes. Nous ne savons pas si l'officier appartenait à ce monde mais que Zeno Cosini lui appartenait est une absolue certitude.

### ***Trieste, la signification de nulle part***

*Trieste and the meaning of nowhere* pour le titre original.  
Auteur : Jane Morris.

Écrivant dans une langue où tous les noms et verbes ou presque se déterminent et s'accordent selon le genre, je me heurte dès le départ à un problème : cette personne était à sa naissance en 1926 James Humphrey Morris, un homme. C'est sous cette identité qu'il est arrivé pour la première fois à Trieste en 1945, en tant que soldat servant dans l'unité d'élite de l'armée britannique dite alors 9<sup>th</sup> Queen's Royal Lancers, un nom qui changera en 1960. Morris écrira ensuite plusieurs récits de voyages dont le plus célèbre sur Venise ; en 1972, écrivain à succès, époux et père, il changera de sexe et de nom, exigeant que désormais on parle non plus de lui, mais d'elle, Jane Morris, une volonté que je continuerai à respecter. Par ailleurs, il deviendra un ardent nationaliste gallois, donc une nationaliste. Il était issu d'un mariage mixte, d'une mère anglaise et d'un père gallois.

Morris se trouve donc pour la première fois à Trieste comme participant à l'occupation anglo-américaine de la ville

qui était un bouclier dressé contre les partisans de Tito, officiellement proclamés Armée yougoslave, celle-ci entendant, selon le point de vue, libérer ou occuper Trieste. Morris écrit son livre sur Trieste en 2001, donc longtemps après son changement d'état civil. Il est fort possible que Zeno Cosini et, probablement aussi, Aron Ettore Schmitz connu en littérature sous le nom d'Italo Svevo, aient pensé que c'était là la personne idoine pour être l'auteur d'un livre sur Trieste.

Trieste est le projet des Habsbourg, le symbole de leurs ambitions, de leurs visées, et aussi de leurs limites. Jusqu'au siège de Vienne de 1683, les Habsbourg sont engagés dans une âpre lutte et sur deux fronts : contre les Ottomans à l'est, et contre le très-chrétien – c'est son titre officiel – roi de France à l'ouest. L'indécision existe quant au combat qu'il vaut mieux mener. Léopold I affirme que si, en même temps, Vienne est assiégée par les Ottomans et Strasbourg par les Français, sans hésitation aucune il abandonnera Vienne à son sort et accourra à la rescousse de Strasbourg. L'ironie de l'histoire est que, pendant son règne justement, la bataille de Vienne écartera définitivement la grave menace ottomane contre les Habsbourg et l'Europe, et que les Français s'empareront de Strasbourg.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la frontière entre la monarchie habsbourgeoise et l'empire ottoman se fixera définitivement sur les rives de la Save et du Danube, donc à distance suffisante de Vienne et de Buda, la future Budapest ; libéré de la terrible menace ottomane, le successeur de Léopold Charles VI (mais aussi III ou encore I, plusieurs chiffres étant cités à son propos) poursuivra les rêves de conquêtes maritimes. N'oublions pas qu'il a perdu le trône d'Espagne occupé précédemment par les Habsbourg, et que l'Espagne est une grande puissance coloniale et maritime. La grande ambition de Charles est la création d'une compagnie à Ostende, sur les modèle hollandais et anglais, avec pour dessein la mise à exécution d'ambitieux projets commerciaux et coloniaux en Extrême-Orient. La compagnie est rapidement liquidée sous pression anglo-hollandaise, Charles étant trop faible pour courir le risque d'une guerre contre ces deux



puissances qui lui sont nécessaires comme alliés contre la France. Ce sont certes là des pays protestants, Charles, comme d'ailleurs les rois de France, est un bon catholique, mais en Europe s'édicte alors d'autres règles par rapport au temps pas encore si lointain de la guerre de Trente ans. Les intérêts géopolitiques de la monarchie et de l'État prévalent sur le religieux. Dans le cas de Charles les plans maritimes prennent un caractère plus local et Trieste voit son importance s'accroître.

Choisir cette ville est, à cet instant, des plus logiques. L'Italie est un territoire assez chaotique comme le déclarera Metternich dans une célèbre allocution : L'Italie n'est qu'un concept géographique. Aujourd'hui encore les Italiens lui en font grief mais ces mots, alors, décrivaient assez bien l'état de fait. La côte orientale de l'Adriatique est en gros sous le contrôle de Venise, et l'arrière-pays la possession du toujours puissant empire ottoman. Mais Trieste étant relativement proche de Vienne, les problèmes de transport se résolvent aisément et, quand arrive le chemin de fer, il sera plus facile de construire une voie jusqu'à Trieste – puis jusqu'à Pula – plutôt que de la prolonger, disons, jusqu'à Split, ce, y compris quand l'Autriche s'emparera de la Bosnie. Mais ce sont déjà là les dernières décennies de la monarchie des Habsbourg.

Afin qu'émerge un grand port il est indispensable, pour employer une expression de la langue moderne, d'assurer la libre-circulation des hommes et du capital – il faut donc en avoir la possibilité mais aussi le désir – et Trieste remplit toutes les conditions, bien plus même que ne le laisse penser la carte géographique d'aujourd'hui après l'intégration de la Slovénie et de la Croatie dans l'UE. Les dangers peuvent se révéler aussi des avantages : la proximité de l'Empire ottoman, donc de la frontière militaire et politique avec l'Orient, peut en des temps de paix relative offrir des circonstances exceptionnellement favorables pour le négoce. En 1806 Chateaubriand a certes fait une constatation légèrement différente : Trieste est le dernier souffle d'une civilisation agonisante sur cette côte où débute la barbarie.

D'un autre côté, l'État des Habsbourg était un empire et, comme tous les empires, romain, byzantin, mais aussi ottoman, il englobait des peuples de nationalité et de confessions différentes. Issu de traditions moyenâgeuses mais souvent modifiées, il était de structure très complexe, voire paradoxale pour un observateur actuel, et ses adversaires nationalistes mettaient tout particulièrement l'accent sur ce point. Il faudrait un nombre certain de pages pour le décrire sommairement et un livre entier pour s'attacher aux finesses, mais nécessité est de dire que cette construction complexe a fréquemment et parfaitement fonctionné pendant des siècles et a eu une durée plus longue que d'autres nées en contraste direct avec elle, Yougoslavie ou Tchécoslovaquie.

Qualifier son dangereux voisin, l'Empire ottoman, du terme ordinairement utilisé, d'empire turc est de même erroné. Il était lui aussi un mélange de peuples différents et, pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'origine des grands vizirs des débuts. Une structuration s'opère ensuite, davantage de classe que nationale, une place au sein du corps des janissaires devenant même, dans la pratique, héréditaire ; mais jusqu'à la fin de l'empire, et donc l'avènement de la république, une maxime circule parmi les Turcs : le sultan n'aime pas les Turcs et s'entoure principalement de représentants d'autres peuples. L'islam est naturellement le fondement de l'identité de la classe dirigeante, mais le rôle de l'élément chrétien n'était pas aussi insignifiant, surtout sans la sphère commerciale, ce que confirmera ensuite l'histoire nationale des peuples balkaniques.

Bien qu'un observateur ultérieur appliquant son système de valeurs puisse voir là un chaos difficilement intelligible, tout cela a favorisé l'essor de Trieste en tant que port. Trieste pouvait bien évidemment compter sur le soutien du palais de Vienne, mais sans que s'applique là un interventionnisme d'État au sens où nous l'entendrions de nos jours. Le mercantilisme était la pensée dominante au XVIII<sup>e</sup> siècle, donc au temps de l'émergence du port de Trieste, mais sa mise en œuvre, vu les conditions spécifiques, n'était pas aussi facile dans la pratique de la

monarchie des Habsbourg que dans le royaume de France. Alexis de Tocqueville voit dans le processus de centralisation le péché principal de *l'Ancien régime* que la Révolution a simplement amené à son apogée.

Le livre qui nous a servi de point de départ, *Trieste and the meaning of nowhere*, porte à notre attention le fait que pendant la dramatique année 1848 et l'extension du mouvement révolutionnaire, entre autres, à toute l'Italie, Trieste reste à l'écart et reçoit en récompense le titre de *Urbs Fidelissima*. Les choses vont très vite commencer à changer.

### ***Petite histoire de monuments***

Qui arrive à Triest en voiture et connaît mal la ville se gamera en règle générale sur le grand parking de la riva. Et avant de prendre la direction du centre, qui voudra goûter le spectacle qu'offre le golfe de Trieste – condition préalable : un jour où ne souffle pas la célèbre *bura* – apercevra sur la partie de la riva qui porte le nom de *Riva Caduti per l'Italianità* (le rivage des [soldats] tombés pour l'italianité de Trieste) un monument : deux figures féminines assises sur le rivage et un soldat qui semble sortir de la mer. C'est *Il monumento ai Bersaglieri e alle Ragazze di Trieste*, le monument au Bersagliier et aux filles de Trieste. Il date de 2004, il représente un soldat italien qui libère Trieste et des filles qui cousent un drapeau italien. Cette année-là fut officiellement commémorée la fin du Territoire libre de Trieste, et donc de la période pendant laquelle ladite Zone A était sous administration militaire alliée, et la remise de la majeure partie de la zone à la République italienne.

C'est là un concept idéologique très traditionnel, les hommes font la guerre et les femmes attendent leur retour et cousent les drapeaux victorieux ; pour ce qui est du concept artistique, et surtout du soldat qui, tel un monstre mythique, émerge de l'eau, il est discutable et aussi surprenant au pays de Michel-Ange et de Bernini. Mais d'un autre côté, le concept réa-

lisé n'est pas un ratage : il exprime de belle façon l'importance de la mer dans l'histoire de Trieste.

Rassasié du spectacle du golfe et du monument, notre voyageur peut se diriger – à éviter un jour de *bura*, répétons-le – vers l'une des plus grandes places d'Europe, la *Piazza dell'Unità d'Italia*, où il verra un autre monument, lui aussi lié à la mer mais d'un autre temps : la *Fontana dei Quattro Continenti* dite par certains « la fontaine de Neptune » et réalisée par Francesco Mazzoleni en 1750.

Ce monument fut dévoilé à l'époque où fut érigé celui à Charles VI, le souverain qui conféra à Trieste le statut de port libre. La *Fontana dei Quattro Continenti* exprimait parfaitement le nouvel esprit d'une ville dont le fondement et l'idéal étaient l'extension du commerce à tous les continents. Les deux églises orthodoxes, grecque et serbe, à proximité immédiate l'une de l'autre, nous rappellent ce temps et gardent le souvenir de deux colonies commerciales pas vraiment nombreuses mais, pour leur époque, économiquement importantes.

Idéaliser la Trieste du temps de Zeno, c'est-à-dire de Svevo, serait toutefois une erreur. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les tensions nationales s'exacerbent. Un témoin anglais, Lady Burton, décrit la situation qui règne à Trieste :

*Au bal, l'Autrichien tendra difficilement la main à l'Italien. L'Italien ne chantera pas à un concert où chante l'Autrichien. Si l'Autrichien organise un bal, l'Italien jettera une bombe... Les faubourgs environnants, l'intérieur du pays, et les villages sont peuplés de Slovènes et certains, même quand ils viennent en ville, ne parlent quasiment pas italien. Ces gens détestent leurs concitoyens avec une intolérance raciale instinctive...*

Lady Burton nous raconte aussi que les visiteurs italiens de l'église paroissiale de la commune slovène d'Opicina affichaient leur supériorité par leur refus de s'agenouiller – comme dans le cas du pape boche, la foi nous appartient en propre. Il y avait évidemment d'autres prises de position, et on a noté qu'en 1847, lors d'une soirée officielle et après le discours d'un natio-

naliste italien, un certain von Bruck s'était levé et écrié : « Nous sommes tous Triestins, cosmopolites ! Sans rien de commun avec les Italiens et les Allemands, ni avec la nation italienne ou allemande ! » La voix de von Bruck mérite qu'on s'y attache mais dans l'histoire considérée dans son ensemble, elle semble quelque peu isolée. Le futur lui aussi s'engagera dans l'autre direction.

Avec l'appartenance de Trieste à l'Italie, les choses, naturellement, seront scellées. Il fallait, définitivement et sans réserve, métamorphoser *Urbs Fidelissima* en *citta italianissima*, ce qui n'est en soi ni singulier ni exceptionnel, la même chose survenant dans tous les espaces au destin historique similaire ; mais dans le cas de Trieste, cela devint une circonstance particulière, le régime fasciste s'installant rapidement en Italie. Le fascisme est peut-être une conséquence extrême mais très logique des passions nationalistes exacerbées, et tout aussi logiques sont ses traits caractéristiques : intolérance, et terreur exercée à l'encontre des tenants d'une pensée différente – terreur qui, à Trieste, visa principalement la minorité slave, c'est-à-dire croate et slovène. Tout commença avant même l'accession des fascistes au pouvoir, dès juillet 1920, avec l'incendie de l'hôtel Balkan qui abritait la Maison de la culture slovène ; le lendemain, ce fut la Maison de la culture de Pula qui fut incendiée.<sup>2</sup>

La *Fontana dei Quattro Continenti*, on le comprend, dérangeait le nouveau régime, et à plusieurs égards : elle rappelait le passé « non italien » de Trieste, outrageusement cosmopolite, et exprimait dans l'esprit de von Bruck des valeurs autres que celles prônées par le fascisme ; les flammes qui dévastèrent la Maison de la culture à Trieste puis à Pula n'étaient pas dans la vision de leurs instigateurs et exécutants qu'un acte de destruction nécessaire, l'anéantissement de l'ennemi, mais, déjà, le feu de la purification nationale – les torches et le feu étant par ailleurs des symboles qu'ils chérissaient. Rien de surprenant donc

<sup>2</sup> Voir à ce propos *Place Oberdan à Trieste* de Boris Pahor, traduction d'Andrée Luck Gaye, Pierre-Guillaume de Roux, 2018.

à ce que la *Fontana dei Quattro Continenti* ait été déboulonnée ainsi que plusieurs autres monuments du passé habsbourgeois même si on doit à la vérité de dire que la statue de Charles VI est, elle, restée à sa place.

Les monuments des régimes précédents n'étaient pas toujours démolis dans la joie, fracassés à coups de marteaux puis coulés, et ceux habsbourgeois furent mis en sécurité dans des endroits isolés si bien qu'ils purent, au début des années 1960, opérer leur grand retour au centre de Trieste. La *Fontana dei Quattro Continenti* a réintégré sa place ainsi que celle – en 1997 seulement, il est vrai – de la célèbre et populaire en Autriche-Hongrie impératrice Elizabeth dite Sissi. Elle fut poignardée en 1898 par l'anarchiste italien Luigi Lucheni malheureux d'avoir précédemment manqué l'attentat contre le voïvode d'Orléans. À l'instar des incendiaires des Maisons de la culture, il croyait lui aussi en la valeur salvatrice de la violence, et Elizabeth détestait quant à elle se déplacer en compagnie de la police et de gardes du corps.

### ***Petite histoire de places***

Il existe, dit-on, une autre raison du déboulonnage de la fontaine de Trieste. Le fascisme, comme tout mouvement totalitaire, adorait les rassemblements de masse et, en ce sens, la fontaine rétrécissait la Piazza. Nous pourrions dire : ruinait la densité du vide à combler par des manifestants exaltés ; il allait de soi que ne le remplirait pas les adversaires du régime.

Une petite histoire sur l'urbanisme, et notamment sur les monuments, en dit toujours long sur l'idéologie dominante de l'époque et, de ce point de vue, intéressante est l'histoire sur une place de Belgrade. Cette place qui a en fait vu le jour après la Seconde Guerre mondiale se trouve au centre même de la ville et était délimitée par l'Assemblée nationale alors fédérale, le Comité central du parti communiste, et par un bâtiment nouvellement construit de style réalisme socialisme, le Palais de la maison des syndicats. Elle s'appelait place Marx-Engels et il fallait qu'il y eût un monument honorant, comme il se disait, les

deux fondateurs du « socialisme scientifique ». Un projet fut bien présenté, mais au moment où le modernisme commençait à prendre le pas sur la sculpture mémoriale en Yougoslavie. Étant donné la signification de ce monument, le projet fut soumis à l'appréciation de Josip Broz Tito en personne. Ce dernier n'ayant pas un goût immodéré pour la démarche moderniste, et même s'il faut reconnaître qu'il ne se mêlait guère de problématique esthétique, il ne se montra pas dans le cas présent disposé à céder. Il rejeta le projet et la place resta à jamais privée du monument à Marx et Engels. Mais, du coup, elle demeura aussi un lieu adéquat pour les rassemblements de masse et, lors de ladite « crise de Trieste », fut exprimé un tonitruant soutien à la direction de l'État et du parti aux cris de « Trieste est à nous ! ». L'un des derniers meetings de ce genre fut organisé en soutien au peuple palestinien et, à cette occasion, on brûla un mannequin affublé d'une pancarte *Juif*, sans qu'il y eût de réaction particulière venant du pouvoir communiste d'alors.

Avec le temps le régime allait perdre son goût immodéré pour les grands rassemblements, et la place devint un vaste espace inutilisé béant au centre de la ville, assez désagréable et l'été à cause du soleil et l'hiver à cause du vent et du verglas. On procéda à toutes sortes de tentatives : la construction d'une fontaine, une très mauvaise décision quand souffle la *košava*, et elle s'avéra être plus souvent à l'arrêt qu'en marche. Puis la place servit de grand parking, ce fut peut-être là sa période de plus grande utilité. On essaya ensuite la plantation d'arbres, l'ouverture de petits cafés, mais sa nature de base, d'espace où tenir de grands meetings, résista avec plus ou moins de bonheur à toutes les tentatives d'appropriation : les changements ne l'affectèrent guère au-delà de ses abords.

Au cours des années 1990 elle prit le nom de place Nikola Pašić et une statue y fut très vite installée. Le parti qui dirigeait la ville fit ressortir l'anticommuniste de Pašić, mais cette statue demeure à Belgrade l'une des rares monuments réalisés dans le plus pur esprit du réalisme socialiste. Si, en son temps, le mo-

nument à Marx et Engels avait été proposé dans ce style, nul doute que Tito aurait été fort satisfait.

### **Réflexions hérétiques**

L'instauration d'États nationaux indépendants conduit-elle nécessairement au développement économique ? Cette question n'est pas fréquente dans les historiographies officielles car la réponse est sous-entendue : avant que les États nationaux soient instaurés, « nous » étions exploités par « eux », et sitôt affranchis de « leur » exploitation, il apparaîtrait à l'évidence que « nous » avons vécu une vie meilleure.

L'historien anglais Michael Palaret (*The Balkan Economies 1800-1914: Evolution without Development*) questionne cette thèse et base ses recherches sur l'exemple de la Bulgarie et de la Serbie qui, selon lui, ont connu un « développement sans progrès ». Il considère qu'aucun changement n'est intervenu après 1914 car c'étaient là des sociétés dans lesquelles les motivations politiques l'emportaient constamment sur celles économiques. Parfois même assez curieusement : dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle le commandement militaire serbe s'opposa, pour des raisons stratégiques, à la construction de voies de chemin de fer, pensant que plus les infrastructures de communication étaient mauvaises, mieux cela valait. N'étant pas versé dans l'histoire économique, je laisserai cette question de côté mais non sans rappeler que l'historiographie serbe ne se penche sur les questions économiques que sporadiquement.

Mais nul besoin n'est d'être spécialiste pour voir que la situation de Trieste après la Première Guerre mondiale posait des problèmes économiques. Trieste se développait comme principal port de commerce de l'État habsbourgeois, et aussi de guerre, brièvement : avant sa fixation à Pula, la frontière, surtout militaire, tracée au lendemain de la Grande Guerre coupait Trieste des territoires qui gravitaient autour d'elle. D'un autre côté, et surtout pour ses propres intérêts, l'Italie possédait davantage de ports de commerce, et mieux situés. Mais pendant



les années 1930, grâce en premier lieu aux subventions d'État, les choses allaient s'améliorer. Ce fut un bref moment pendant lequel le fascisme désira montrer sa dimension sociale, arborer son beau visage ; avec l'investissement personnel de Mussolini fut alors lancé le projet de construction des villes « minières » dont les exemples les plus aboutis fut Raša, en Istrie, et une autre ville, identique, en Sardaigne. Ces réalisations architecturale et urbanistique vraiment dignes d'intérêt et de grande qualité furent, après la Seconde Guerre mondiale, du fait de leur origine et aussi de la fermeture plus tard des mines, condamnées à des dizaines d'années d'abandon et de déliquescence.

Les paradoxes de la frontière, celle qui s'est rigoureusement interposée entre Zeno Cosini et son café, ne s'arrêtent pas là. Après la Seconde Guerre mondiale, la frontière est rétablie à proximité de Trieste, mais plus à l'est par rapport à celle contre laquelle bute Zeno. Séparant l'Italie et la Yougoslavie, elle marque d'abord la séparation de deux mondes, socialiste et capitaliste, mais elle devait gagner nettement en perméabilité au cours des années 60. À la différence des autres pays socialistes, la Yougoslavie libéralisa les voyages à l'Ouest de ses citoyens afin, surtout, de permettre le départ de ses ouvriers au nom de l'officiel et vide de sens « travail temporaire à l'étranger ». Le régime résolvait ainsi le problème de l'emploi (du non-emploi), mais les mandats envoyés en retour au pays par les ouvriers constituaient une bonne partie des recettes en devises. Il existait un sujet dont on ne s'entretenait pas à haute voix : l'importation directe d'une force de travail que pratiquaient et dont bénéficiaient les grandes firmes d'État.

Mais si c'était là la colonne « Recettes » de la libéralisation, Trieste était, à bien des égards, à porter à la colonne « Dépenses ». L'État yougoslave exerçait un strict contrôle sur celles-ci : la somme qu'un citoyen pouvait sortir du pays était strictement fixée et, de même, la quantité de marchandises qu'il était autorisé à ramener ; les contrôles à la douane étaient, en règle générale, sévères et, pour autant que je m'en souviens, fort déplaisants. Avant leur départ pour Trieste les gens enfilèrent

des chaussures éculées qu'ils balançaient après en avoir acheté de nouvelles, supportant au retour tout l'inconfort que peuvent causer des chaussures neuves.

Mais qu'importe, ce fut l'âge d'or du petit commerce triestin. Beaucoup d'habitants voyaient certainement d'un mauvais œil ce déferlement de Yougoslaves, de cette multitude venue, il est vrai, de toutes les contrées de la Yougoslavie d'alors, parfois aussi, aux yeux des Triestins, de régions insuffisamment urbanisées. Des trains bondés, des cars, des automobiles submergeaient leur ville mais les commerçants se frottaient les mains de satisfaction. Toute la berge du Canala Grande était inondée de stands proposant des marchandises bon marché, jeans, imperméables plastique, et Ponte Rosso était synonyme en Yougoslavie de produits pas chers, pas exceptionnels de qualité, mais aussi de sorte de « marché aux puces ». Dire de quelqu'un qu'il s'habillait à « Ponte Rosso », n'avait rien d'un compliment, et peu se targuaient d'y faire leurs emplettes – ce qui ne signifiait pas qu'ils n'y achetaient rien – même si dans cette masse un fort pourcentage de gens se fournissaient dans les meilleures boutiques.

### ***Le café de qui refroidit ?***

La Yougoslavie socialiste, comme tous les autres pays tournés vers le grand objectif de la construction du socialisme, connaissait de fréquents problèmes dans son quotidien, telle la pénurie de « produits de grande consommation », détergent ou café, ce qui ravissait les commerçants de Trieste. Du fait de la colonne « Dépenses » évoquée ci-dessus, les autorités yougoslaves avaient limité la quantité de café autorisée, si j'ai bonne mémoire, à un kilo par personne, mais les contrebandiers ne chômaient pas et, pour telle ou telle raison, l'existence d'un marché noir était, en temps de pénurie cyclique, tolérée.

Mais là n'est pas notre propos, ou pas tout à fait, car cette histoire aussi peut figurer sous le titre « paradoxes de la frontière. Et parler des pays tournés vers le grand objectif de la construction du socialisme n'est pas, seulement et pleinement,

ironique. Les sociétés tout entières tournées vers un but encore à réaliser, et donc vers le futur, sont très enclines à négliger le présent, à n'y voir qu'une phase passagère, transitoire, entre passé et futur, et d'une totale insignifiance sauf si ce présent garantit complètement et sans réserve, le futur projeté. C'est dangereux, et pas uniquement à cause de la véracité de la célèbre phrase de Keynes « in the long run we are all dead » – phrase que, du reste, critiquait un homme aussi peu attiré par le socialisme que Niall Ferguson qui la reliait, bassement, à l'orientation sexuelle de Keynes – mais aussi à cause du péril qu'engendre ce point de vue.

### ***Le tabac espagnol et le parapluie de Swann***

« Je vais vous livrer une nouvelle qui, en vrai, vous saisira », écrit un Vénitien du XVIII<sup>e</sup> siècle à un ami. « Je suis en panne de tabac espagnol. »

Ces paroles sont citées par Philippe Monnier dans *Venise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, un joli livre, un peu à l'ancienne, imprimé en 1907 et plusieurs fois réédité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Les historiens de Venise, dans leur majorité, se penchent sur son « Âge d'or », quand la république de Saint-Marc jouait un grand rôle en Méditerranée, ce qui, alors, signifiait : dans le monde. Politiquement insignifiant, situé dans une partie déjà reculée de l'Adriatique, le petit État intéressait peu de monde, et la Venise du XVIII<sup>e</sup> siècle se voyait, au mieux, consacrer quelques petites pages à la fin d'un manuel d'histoire, celles-ci étant plus souvent consacrées à Napoléon qui l'abolit qu'à Venise elle-même. On peut en apprendre un peu plus, indirectement, de la biographie de personnages tel Casanova ou Da Ponte, le librettiste de Mozart à Vienne, l'auteur du livret de *Don Juan*, qui termina sa vie aventureuse quelques décennies plus tard comme introducteur des études italiennes à l'université de Columbia et organisateur des premiers pas de l'opéra aux États-Unis.

Peu d'historiens étaient, à l'image de Monnier, disposés à écrire tout un ouvrage sur cette Venise-là. Elle attire Monnier, il

l'aime, il l'admire mais, dans le même temps, il la juge décadente, ce qui s'exprime notamment dans sa description de sa chute où il fait ressortir que seuls sont prêts à prendre sa défense les membres de petits groupes socialement méprisés, les gondoliers et les Slovènes. La citation ci-dessus contribue à l'histoire de la décadence.

Alors que Monnier écrit son livre, la décadence est, du moins dans certains cercles, un jeu populaire auquel beaucoup s'adonnent. À *rebours*, le roman de Huysmans, est souvent cité en exemple, et le décadent anglais le plus illustre est assurément Oscar Wilde qui mettait sa décadence en avant, s'en glorifiait, et s'en servait surtout comme une forme de provocation sociale. Célèbre est sa déclaration selon laquelle la plus grande tragédie de son existence est la mort de Lucien de Rubempré dans le roman de Balzac *Grandeur et misère des courtisanes*.

Marcel Proust cite cette phrase, magnifiquement, et ajoute que, pour son malheur et pour lui-même, Wilde a très vite découvert qu'il existe dans la vie de plus grandes tragédies. Au moins dans ses essais de jeunesse, Proust n'aimait pas la décadence et ses petits jeux artistiques, voire artificiels, mais avec un certain mordant dans son commentaire sur la sortie de Wilde peut-être a-t-il donné un détail biographique : au faîte de sa gloire Wilde séjournait à Paris et le jeune mais déjà actif socialement Marcel Proust l'invita à prendre le dîner chez lui. Arrivant dans l'appartement où Proust vivait avec ses parents, Wilde dit tout de go, et en leur présence : Quelle laideur chez vous !

Si on en juge à la dispersion du mobilier et des décorations d'intérieur après la disparition de ses parents, et aussi aux cadeaux faits aux maisons closes, il semble que Marcel Proust lui-même n'était pas loin de partager l'avis de Wilde. Mais la famille Proust constituait une communauté qui faisait bloc et ne pardonnait pas aisément les affronts essuyés par l'un de ses membres, quel qu'il fût. Pour critiquer très concrètement le goût de ses parents, Marcel attendra qu'ils ne soient plus. Toutefois, comme le fait remarquer Tadié, Proust omet de manière

symptomatique la mort de ses parents dans *À la recherche du temps perdu* même si ces derniers, au moment où il écrit, sont bel et bien décédés. Le drame émotionnel que représente la disparition de quelqu'un de la famille est reporté sur celle de la grand-mère ; l'histoire de son apoplexie dans les toilettes publiques est, du point de vue biographique, celle du père de Proust dans les toilettes, à dire vrai, de l'université. Les parents du Narrateur et du héros ne meurent pas, mais la grand-mère, et aussi, au début, tante Léonie quoique son décès ne provoque pas de choc émotionnel particulier.

Néanmoins, Proust a raison au sujet de la tragédie de Wilde. Mais ce n'était pas son orientation sexuelle que Wilde payait, elle était au demeurant celle de beaucoup d'hommes en renom, ni son jeu avec la décadence, mais son désir de provocation sociale qui se reflète parfaitement tant dans sa déclaration sur Lucien de Rubempré que dans son arrivée chez les parents de Proust. Position artistique, la provocation n'est tolérable que dans une certaine mesure ; quand il déposera plainte contre le marquis de Queensberry, Wilde aura franchi toutes les limites comme il l'avait fait peu auparavant chez les Proust.

L'un des critères majeurs auxquels on recourt ordinairement pour définir la décadence est la primauté absolue donnée au privé, voire à l'intime, sur tout ce qui est social et public. Le café froid de Zeno Cosini et le tabac espagnol de ce Vénitien en participent. Mais le héros de Proust affiche lui aussi de semblables tendances pourtant justifiées jusqu'à un certain point par sa jeunesse : alors que son père ému raconte la visite à Paris du roi de Grèce Théodose, le héros apprend que Swann a acheté un parapluie. Le héros, adolescent, nourrit un amour d'adolescent pour Gilberte, la fille de Swann ; nous ne chercherons pas ici les interprétations éventuelles de ce sentiment amoureux, ni qui en est le véritable objet. En tout cas, c'est le parapluie de Swann qui concentre toute l'attention du héros, et le père horrifié voit là le total désintérêt de son fils pour les questions véritables, graves, qui touchent à l'avenir de la France. Il ne faut pas perdre de vue que la visite du romanesque roi de

Grèce et des émotions suscitées a pour modèle véritable celle du tsar Nicolas II, visite que les contemporains de Proust pouvaient facilement comprendre sans qu'il fût besoin d'un supplément de notes de bas de page.

***Digression : le public serbe et les causes  
de la Première Guerre mondiale***

La parution du livre de Christopher Clark *The Sleepwalkers : How Europe went to war in 1914* suscita un certain émoi en Serbie. Clark fut attaqué par tous les soucieux de leur renommée patriotique ; et comme de coutume quand il s'agit de rivaliser de patriotisme, avoir ou non lu le livre n'avait rien d'essentiel.

Ce qui fut abordé presque à l'unisson et donna lieu à des débats houleux est que Clark rejette sur la Russie et sur la Serbie la grande responsabilité du déclenchement de la Première Guerre mondiale, une incrimination que la majorité des intervenants dans cette controverse tinrent pour un élément du complot occidental ourdi contre l'orthodoxie. À ce point, il est difficile de gommer l'impression que les participants à ces débats, soit n'avaient pas lu le livre soit l'avaient tout au plus survolé.

Que Clark évoque la responsabilité de la Russie et de la Serbie est exact, exact aussi qu'il n'impute pas à l'Allemagne la culpabilité exclusive, une thèse qui causa des polémiques hors de Serbie également, mais il est tout aussi exact qu'il voit la responsabilité du déclenchement des hostilités dans d'autres politiques, et d'abord française. La France – et Clark devait soutenir cette position plus fermement à l'occasion de présentations de son livre – souhaitait le plus la guerre ; ses citoyens croyaient que, par rapport à l'Allemagne, le temps ne jouait pas en leur faveur compte tenu du développement économique mais aussi démographique de l'empire allemand. D'un autre côté, la France avait scellé de solides liens d'alliance avec la Russie et avait une raison très concrète, forte, de souhaiter la guerre : la récu-

pération de l'Alsace et de la Lorraine, territoires annexés par les Allemands après la guerre de 1870. Cette perte avait à coup sûr causé un fort traumatisme en France : au centre de Paris une statue symbolise Strasbourg, ville que rappelle aussi Léopold I et qui fut pendant toutes ces décennies cachée sous un voile noir.

D'après Clark les hommes politiques français et Raymond Poincaré le premier – Alsacien d'origine, précise-t-il, incitaient, – et comment ! – la Russie à la guerre. Clark cite les déclarations de diplomates français qui, lors de la crise de 1913, font grief à leurs collègues russes de leur manque de fermeté notamment dans la défense des intérêts de la Serbie ; en outre, celle-ci étant un allié loyal de la Russie, ils la placent manifestement dans la sphère d'intérêt russe où la France ne peut s'immiscer directement, mais ils laissent paraître leur disposition à suivre une politique russe éventuellement plus énergique – en d'autres termes, belliqueuse. De même la France accorde d'importants prêts pour la construction de voies de chemin de fer doubles, parfois quadruples, en direction de la frontière occidentale de la Russie. La visée de telles voies est, avant toute chose, militaire.

Fort d'une expérience de plusieurs siècles, les hommes politiques français savaient pertinemment que les bonnes relations internationales et les solides alliances, malgré toutes les exhortations, n'ont qu'un temps. Plutôt que gagner encore en excellence, les pourtant excellentes relations franco-russes devaient se détériorer plutôt que gagner en excellence, malgré certains intérêts géopolitiques communs, la peur partagée de l'Allemagne et une certaine aversion de la Grande-Bretagne pour le camp français et, plus encore, russe. Mais l'avenir promettait, guerre ou non, un renforcement de l'Allemagne ; en un mot, la France pensait, selon Clark, que l'heure de la guerre avait sonné puisque l'Allemagne, quelle que fût sa situation, pouvait être contrainte à combattre sur deux fronts.

Beaucoup d'historiens français récusent cette thèse et affirment que les hommes politiques français de premier plan,

dont Poincaré, se disaient pacifistes. C'est là, bien sûr, l'une de ces discussions historiographiques qui, en règle générale, sont aussi de nature politique et peuvent se poursuivre indéfiniment.

***Retour au parapluie de Swann, mais aussi  
aux vins français, aux fourrures de castor, etc.***

Proust considérait que la littérature ne doit pas décrire littéralement la réalité, mais la traduire. Ce qui explique sans doute pourquoi, dans le roman, la visite du tsar est remplacée par celle fictive du roi de Grèce qui émeut tant le père du héros mais aussi le marquis de Norpois, son ami et vieux diplomate. Cette visite, nous l'avons vu, présente nettement moins d'intérêt pour le héros que le parapluie de Swann, mais il faut nous interroger aussi sur la manière dont le lecteur de Proust a ressenti toute cette histoire.

Ce lecteur n'est plus de ce monde mais c'était à lui, son contemporain, que Proust, comme tout écrivain, s'adressait d'abord. Les écrivains peuvent caresser l'espoir, ou le rêve, d'être lus encore dans un futur proche ou lointain, bien peu sont ceux qui, tel Proust, voient ce rêve se réaliser, mais eux non plus ne peuvent présumer qui sera leur futur lecteur, quelles seront ses inclinations, ses intérêts ou son savoir, l'ampleur de sa réception. Un lecteur contemporain reconnaissait rapidement et aisément quantité de choses que Proust avait écrites, mais celui d'aujourd'hui aura besoin, même si elles s'avèrent insuffisantes, des notes de bas de page d'un spécialiste. Quand Proust, et son Narrateur, pointe l'anglomanie d'Odette de Crécy, son lecteur d'alors reconnaissait facilement un instant de la mode sociale mais dont l'importance ne se limitait pas à la seule histoire du snobisme. L'anglomanie était la résultante du rapprochement politique entre la France et l'Angleterre, deux pays qui, des siècles durant et ordinairement, avaient été ennemis sur les plans politique, diplomatique, mais aussi militaire, et qui, dans le futur, au cours des deux guerres mondiales, seraient alliés. Après ces deux guerres tout nous paraît normal et compré-



hensible, mais on a noté que pour un grand nombre de soldats britanniques – soldats de métier, soit dit en passant – qui marchèrent contre les Allemands à l'été 1914, rien n'était ni normal ni compréhensible : aller se battre contre les Allemands et non, chose bien plus évidente pour eux, contre les Français les surprenait. Surtout que 1914 devait marquer le centenaire de la grande victoire anglaise lors de la bataille de Waterloo.

Le temps change les perspectives, les points de vue : le lecteur de Proust n'avait pas besoin de spécialiste ni de connaissances historiques pour comprendre – que nous faisons ou non de Poincaré un pacifiste – le poids et les conséquences de l'alliance franco-russe ou celui, politique, de la snobinarde anglo-manie. La signification du parapluie de Swann, et aussi l'effroi du père face aux intérêts et aux priorités de son fils, sont beaucoup plus grands, plus dramatiques qu'on pourra aujourd'hui le comprendre. Le contemporain de Proust pouvait sans difficulté partager l'épouvante du père mais les choses sont sans doute un peu plus complexes.

L'histoire du tabac espagnol, nous l'avons dit, s'intègre parfaitement dans un discours sur la décadence d'une société. Mais dix ou vingt ans plus tôt, en 1666 lorsqu'éclate le grand incendie qui devait transformer à jamais le visage de Londres et, de l'avis de beaucoup, le meilleur, un homme du nom de Samuel Pepys fend résolument la foule compacte pour rejoindre sa maison dans la partie de la ville la plus menacée afin d'enterrer et, de la sorte, sauver des flammes ses vins et ses fromages. Nous ne sommes pas à Venise au temps de sa décadence, mais en Angleterre ou, si vous préférez, en Grande-Bretagne alors que s'amorce sa formidable ascension.

Pepys est lui-même un personnage digne d'intérêt. La postérité garde son souvenir surtout pour *Pepys's diary*, le journal qu'il a tenu, l'un des meilleurs du genre, un matériau incontournable pour tout historien et pas seulement de ce temps-là. Il a passé une bonne partie de sa vie dans les hautes sphères de l'amirauté, occupé à deux reprises la position de secrétaire, et dans l'histoire de la marine britannique on garde le souvenir

d'un homme qui a instauré quantité de choses utiles et appropriées à son organisation. Une marine de qualité – et la marine britannique est probablement la meilleure institution de ce type – n'est pas constituée par les seuls marins et amiraux quand bien même il convient de les honorer dans les grandes occasions ; il faut construire les vaisseaux, les équiper, les entretenir, nourrir les marins, et si le rôle joué par ceux qui y veillent peut être sous-évalué, il demeure énorme. À la mort de Pepys, son confrère journalier Evelyn le dira homme de valeur, assidu à la tâche, meilleur connaisseur que quiconque en matière de marine, aimé de tous, etc.

Pepys traverse donc à toutes jambes l'infortune générale qui verra beaucoup de gens tout perdre et un grand nombre y laisser la vie, afin de sauvegarder ses vins et fromages. Ce geste n'est pas aussi inintelligible qu'il peut apparaître au lecteur d'aujourd'hui ; ces vins et ces fromages étaient loin d'être sans valeur dans l'Angleterre de ce temps, et on sait que les sommes dépensées annuellement par Pepys pour se les offrir auraient amplement suffi aux familles pauvres pour vivre.

Ce qui nous amène à poser certaines questions pertinentes. Les appointements des fonctionnaires publics, y compris de ceux occupant de hautes positions, ne leur permettaient pas plus que de nos jours de s'offrir une existence d'un luxe exagéré. Pepys a un jour acheté un coche très luxueux, mais son épouse et lui ne s'y sont promenés dans Londres qu'une seule fois ; les regards des passants étaient chargés d'un profond mépris. Un peu comme si, de nos jours, un haut fonctionnaire conduisait en ville le modèle Mercedes le plus récent et de la plus haute classe. Le père de Pepys était quant à lui tailleur.

Quand bien même on a pu à Londres jaser sur lui, les revenus et dépenses de Pepys n'ont jamais éveillé les soupçons officiels. Ses problèmes étaient d'une autre nature : il fut un temps emprisonné parce que suspecté de participer à une conspiration « papiste » mais il fut lavé de ce soupçon ; après la « glorieuse révolution » et, donc, la chute des Stuart, il refusa de

signer une déclaration de loyauté envers la nouvelle dynastie et passa les dernières années de sa vie en retrait, mais riche.

De nombreux historiens estiment que la corruption était un trait caractéristique essentiel de la Venise chancelante, décadente du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais à la lecture des auteurs anglais d'environ la même époque et dont Jonathan Swift est l'un des plus célèbres, on conclura aisément que la situation en Angleterre n'était pas foncièrement différente. Pepys peut servir d'exemple et montrer qu'il ne s'agit pas là d'une fiction littéraire, mais il y a très peu d'hommes politiques ayant fait carrière qui ne sont pas morts riches quels que furent leurs débuts dans l'existence.

Un siècle ou presque plus tôt, sur la côte est de l'Amérique du Nord, avait accosté un navire, le Mayflower, avec à son bord les membres d'une communauté puritaine. En Angleterre une répression s'exerçait contre eux, non que leurs vies fussent menacées, mais ils étaient relégués au rang de citoyens de seconde zone. C'étaient des calvinistes purs et durs, adeptes de l'enseignement de la « double prédestination » qui veut que chacun de nous, dès avant sa naissance, est prédéterminé par une décision divine et connaîtra le salut ou la malédiction, la félicité paradisiaque ou les tourments éternels. Vu sous cet angle, l'homme est un être frappé de malédiction, totalement impuissant pour assurer son salut ; Dieu, dans Son infinie miséricorde – quoique ce concept appliqué puisse apparaître assez étrange à beaucoup – en rédimera toutefois quelques-uns, fort peu, en fonction d'un choix qui nous est inaccessible. Dieu ne modifie pas Ses décisions, et l'homme, dans son malheur, ne possède ni la force, ni la volonté, ni la capacité de peser sur elles. Les communautés puritaines sont strictement organisées, divisées entre les Élus – dont on pense en toute certitude qu'ils comptent parmi ceux qui seront sauvés – et les autres dont le statut est pour le moins sujet douteux indépendamment de leur orientation religieuse.

Ces puritains que l'on connaîtra plus tard dans l'histoire sous le nom de *Pilgrim Fathers* débarquèrent sur la côte de l'Amérique du Nord et y fondèrent une colonie qui deviendra un

État fédéral, le Massachusetts. Les premiers temps, ce fut pour une bonne part une organisation théocratique. Ce « pour une bonne part » découle de ce que la colonie reconnaissait quand même le pouvoir de la Couronne et du gouverneur, et je dis « quand même » car les puritains avaient quitté l'Angleterre, pays qui, selon eux, s'était détourné du droit chemin, la métaphore biblique sur la pécheresse de Babylone leur servant volontiers pour décrire la situation qui régnait là-bas. Ils avaient pour idéal la construction d'une communauté de vrais chrétiens, la Ville sur la colline, selon l'expression utilisée par l'un de leurs dirigeants avec une claire référence à la Jérusalem terrestre. Une théocratie qui, pas plus que dans les autres communautés qui aspirent à traduire dans les faits un idéal élevé, ne tolérait les différences d'opinion et de comportement. Des heurts avec les autorités de Londres, bien sûr, surviendraient mais sans participer obligatoirement du combat des libéraux contre les despotes de Londres, comme on a voulu le dire par la suite. L'une des raisons de ces heurts fut la décision du parlement de Londres d'élargir, mais pas en totalité, les droits civiques accordés aux catholiques dans un processus d'uniformisation progressive de ces droits civiques à tous, sans que les convictions religieuses entrent en ligne de compte. Ceux qui étaient persécutés en Angleterre comme minorité, devenus majorité en Amérique, s'opposeraient à une telle volonté.

Mais se présente là un autre point de vue positif. Dieu, est-il dit, a décidé d'avance quelle sera notre destinée éternelle ; mais Il détermine aussi celle terrestre, rien en ce monde ne survenant hors de Sa volonté et de Ses desseins. Par conséquent, du vent (dé)favorable qui gonfle les voiles d'un navire à tout le reste – tout est un signe qu'Il envoie. Vivre une existence de juste, compte tenu de la thèse de la nature humaine déchue, de ce que Calvin nommait « la volonté incarcérée », ne témoigne pas de l'équité du juste, mais c'est un signe divin qui indique que celui-là est au nombre des Élus.

Mais qu'est donc une existence de juste ? L'un des signes, assez bizarrement, en est la réussite économique. Nullement le

seul, mais aucunement secondaire. En accordant la richesse à quelqu'un, Dieu envoie l'un de Ses signes. Rien donc de surprenant à ce que la colonie du Massachussetts, très vite après sa fondation, soit devenue passablement riche ; ce qui ne signifie pas que l'existence y fut facile, on était parti de zéro, il y avait eu les maisons à construire, la terre à défricher pour la cultiver. Certains Élus découvrirent le commerce des peaux, mais ils n'étaient en rien ces Indiens qui les vendaient à vil prix aux trappeurs – les Indiens étaient ainsi parce que maudits par Dieu, inutile donc de se préoccuper d'eux – et à la différence des catholiques sud-américains, ces puritains donneront peu dans les activités missionnaires, tenter de sauver l'âme des damnés étant une tâche stérile. Ces Élus qui connaissaient parfaitement les valeurs commerciales et les prix se gardèrent d'investissements dénués de bon sens et synonymes d'aucun profit. Le commerce des peaux fut dès le début florissant, encore un signe divin.

Il existe des thèses et opinions que nous pourrions attribuer à l'esprit de l'époque car ils se manifestent dans un espace spirituel plus étendu et se prêtent à des reformulations pleines d'imagination dans le cadre d'approches idéologiques très opposées. Le médecin et penseur anglais Bernard de Mandeville (1670-1733) n'était absolument pas puritain et calviniste malgré la vision négative de la nature humaine qu'il partageait avec eux ; l'homme vit sous la domination des instincts les plus bas, et on n'y peut rien. Mais ce n'est pas là un sujet qui préoccupe Dieu outre mesure, pas plus que Dieu ne préoccupe de Mandeville.

De Mandeville nous expose sa vision du salut – émergence de la Jérusalem céleste, mais sans intervention divine directe – dans son poème *The Grumbling Hive, or Naves turn'd honest* (La ruche bourdonnante, ou les valets devenus honnêtes) qui, plus tard, agrémenté de différents ajouts en prose, paraîtra sous le titre *The Fable of Bees or Private Vices, Public Benefits* (La fable des abeilles ou vices privés, bénéfices publics). Les titres sont significatifs, d'eux-mêmes parlant, et si nous citons les vers

de Bernard de Mandeville, les choses s'éclaircissent encore davantage :

*Thus ever Part was full of Vice  
Yet the whole Mass a Paradise*

et quelques vers plus loin

*Such were the Blessings of that State  
Their Crimes conspired to make 'em Great*

Chez de Mandeville les vices privés deviennent donc des vertus publiques, et cette formulation est exempte de toute « ironie ». Il se révèle un « impie » et ne voit aucune nécessité d'en appeler aux signes divins. Nous pouvons à juste titre voir en lui le prédécesseur d'Adam Smith qui formulera les thèses de de Mandeville avec plus de sophistication et rappellera souvent la célèbre « main invisible » que les Chrétiens, souligne-t-il, nomment la Providence et qui fait que l'intérêt personnel œuvre au bénéfice de tous, de même que le Méphistophélès de Goethe désire faire le mal mais fait toujours le bien.

Ce courant de pensée, que le penseur soit religieux ou non, apparaît dans une atmosphère fortement illuminée par le calvinisme et que nous pouvons classer sous l'appellation « individualisme possessif » forgée par Max Weber et R. H. Tawney. Dans le monde calviniste où il n'est plus d'Église pour reconforter ou garantir le salut ne subsistent que des signes qui peuvent s'interpréter comme l'expression du choix divin. Peu de gens ont connu une expérience mystique, et le rationalisme, du reste toujours plus dominant, place de plus en plus ce type d'expérience dans le domaine de la médecine, de la pathologie. « Le fou méthodiste » est une expression très répandue qui se fonde sur l'exaltation mystique par laquelle se distinguent les adeptes de l'Église méthodiste.

Le signe de l'élection ou la main invisible, peu importe, dans tous les cas on constate la peine prise pour résoudre le problème du rapport toujours plus difficile de l'individu à la société. Dans un système de valeurs antérieur, très hiérarchisé, ce n'était pas bien grave. Ou la stabilité du système, fût-elle ap-

parente et simple partie du réseau idéologique et de la perspective, contribuait à refouler le problème ; ou son instabilité – tous les systèmes émergents sont instables et en ont une pleine conscience – engendrait une profusion de problèmes et de questions qui pouvaient amener des réponses les plus inattendues.

Telle celle que nous donne William Godwin (1756-1836), le philosophe et écrivain anglais en qui on a coutume de voir le précurseur de l'utilitarisme et de l'anarchisme mais aussi un père d'importance. Il eut une liaison assez courte mais très suivie avec Mary Wollstonecraft, précurseur elle-même du féminisme. Le mariage ou l'entretien d'une liaison romantique était hors de question, Mary Wollstonecraft fut la première à qualifier le mariage de « prostitution légale ». Je souhaite, disait-elle, que M. Godwin continue d'aller à ses soirées comme jusqu'alors ; je ferai de même – en un mot, je conserve mon indépendance. Tous deux vivaient dans des maisons séparées et se voyaient pour les repas même si leurs retrouvailles ne se limitaient visiblement pas à la prise ensemble du repas. Elle tomba enceinte et mourut dix jours après son accouchement. La petite fille reçut le prénom de sa mère, Mary, mais se fera un nom dans l'histoire littéraire sous celui de son mari devenant Mary Shelley, la créatrice de Frankenstein.

Que cette expérience ait influé sur les positions plus tardives de Godwin est matière à conjecture mais le fait est qu'elles sont plutôt radicales. Godwin bannira le mariage, mais aussi toute autre forme de liaison dont celles du genre qu'il entretenait avec Mary Wollstonecraft. Il affirmera par la suite que toute forme de ce que nous appelons « coopération » est, dans une certaine mesure, un mal. Espérer que l'attirance et le désir de deux êtres humains coïncident longtemps est absurde. *Les contraindre à travailler et à vivre ensemble signifie les réduire à une véritable dose de frustrations, à des grincements de dents et à l'insatisfaction.*

S'en tenir à de tels points de vue au niveau général pouvant engendrer des conséquences fâcheuses telle l'extinction de la race humaine sans rachat ni salut célestes – Godwin est un

athée convaincu mais il trouve néanmoins une solution : il est possible de vaincre la mort par la raison. Verra ainsi le jour une forme, selon l'expression de Roy Porter, de « paradis gériatrique » très à l'opposé de la vision négative de Swift du monde du strudel brug ; le vieillissement, dit Godwin, apporte la sagesse, l'indépendance, en un mot – le bonheur.

Quoique les thèmes de Godwin aient pu paraître étranges, force est néanmoins de reconnaître la grande logique et la cohérence de sa pensée, ce qui devait valoir à ses disciples dont Jeremy Bentham, le promoteur de l'utilitarisme critique, de sérieux ennuis. Si Godwin rejette les relations sexuelles en elles-mêmes, ne serait-ce que dans un futur progressiste, ce rejet a de multiples incidences. Il en vient ainsi à se demander si nous avons absolument besoin de concerts de musique ou s'il est bien plus pratique qu'un seul homme interprète tout : cette idée fait douter des goûts musicaux de Godwin, mais il ne faut pas oublier que Kant nourrissait lui aussi une certaine hostilité à l'encontre de la musique. Un problème similaire se pose pour le théâtre car, d'après Godwin, toute répétition formelle des idéaux d'autrui est une forme de subordination. Bref, conclut-il, il nous faut être capable de nous en sortir les uns sans les autres.

Certains théoriciens de la fin du XX<sup>e</sup> siècle semblent, jusqu'à un certain point, lui donner raison : Lyotard considère que la langue a une fonction plus agoniste que communicative, et Barthes parlera du « fascisme de la langue ».

***Digression qui n'en est peut-être pas une :  
Céline et Nicolas Cottin au service de Marcel Proust***

Après le décès de sa mère, Marcel Proust engagea un couple, Céline et Nicolas Cottin. Il ne montrait pas d'exigences excessives mais s'avéra assez bizarre comme employeur qui, nous dit Tadié, dans son roman, inventa les plats somptueux préparés par Céline mais, dans la vie, mangeait très peu –,



payant des gages nettement plus élevés, à vrai dire doubles de ceux pratiqués.

Les Cottin étaient donc des domestiques quoiqu'on commençât à recourir à une forme de « discours politiquement correct » ce qu'atteste un détail d'À *la recherche...* Le babillard lif-tier de l'hôtel de Balbec se refuse à utiliser l'expression coutumière « personnel de l'hôtel » et emploie le terme d'« employés ». Proust lui-même était extrêmement poli dans ses manières, ce dont Céline, entre autres, elle aussi témoigne : *Veillez avoir l'obligeance de...* – des tournures donc très complexes derrière lesquelles se dissimulaient des injonctions de tous ordres, ce qui est assez malaisé à traduire dans une langue du quotidien où « Merci » et « S'il vous plaît » ne sont pas très fréquents.

La guerre est alors venue. Nicolas espérait que son âge lui épargnerait la mobilisation, il n'en fut rien. Il fut envoyé au front où une pneumonie l'emporta en juin 1916. Céline, il va de soi, fut désespérée mais, dans sa quête d'un responsable à qui imputer la mort de son mari, elle n'incrimina pas, esprit patriotique oblige, ni la malignité de l'ennemi ni – comme le ferait après la guerre une bonne partie de la Gauche emmenée par les communistes – la cruauté des militaristes qui expédiaient des gens ordinaires dans des guerres insensées. Non, elle accusa Marcel Proust. Il avait, nous dit Tadié, la hantise typiquement française des courants d'air et exigeait que chez lui tout fût soigneusement fermé et parfaitement chauffé.

Plusieurs dizaines d'années plus tard, Céline se lamenta :

« Toujours cloîtré chez Monsieur, dans cette cage de verre chauffée, sans aération, avec ce poêle chargé... Au front, à l'air libre, mon mari a attrapé une pneumonie. Monsieur m'a dit : 'Vous m'accusez donc de la mort de Nicolas !' C'était l'exacte vérité. »

***Trieste est sans conteste à nous mais... qui sommes-nous ?***

Il semble que nous ayons oublié Zeno Cosini égaré à une frontière dont il n'avait pas conscience de l'existence – et où se

dérouleront toutes sortes d'événements bouleversants – et qui se démenait sans chapeau sous le soleil pour rentrer prendre son café qui, lui, irrémédiablement refroidissait. Il est temps de revenir à lui. Notre point de départ était de sonder certaines éventualités et rapports possibles, et donc de chercher la réponse à la question : Zeno est-il, comme le lui a asséné sans ménagement l'officier, un *Kerl*, un idiot, ou son souhait obstiné a-t-il un sens, une signification ?

Il est très facile de faire de Zeno un idiot et de qualifier le souci qu'il se fait pour son café, au mieux, de comique et manifestant l'égoïsme sans bornes d'un petit-bourgeois. Mais c'est là une réponse et une réaction dangereuses comme toutes celles nées de l'irréflexion. Le plus souvent elles en disent moins sur une situation, sur un défi, et bien plus sur la réaction et sur celui qui réagit ; si nous sommes, comme l'officier, naturellement éduqués pour être du côté d'un ensemble, d'une nation, d'une classe, de l'intérêt d'un État ou de la société, ou de que sais-je encore ?, nous proclamerons un individu comme Zeno Cosini avec sa maigre exigence – prendre son café, même froid – l'égoïsme personnifié. Et Zeno, s'il n'est pas la personnification du mal, est l'exemple du négatif, de l'inacceptable, contrairement aux larges intérêts et des idéaux élevés qui mènent cet officier et ses soldats vers une mort sans doute glorieuse mais des plus certaines.

Si nous nous engageons dans les schémas de pensée qu'on nous a inculqués depuis l'école, il est facile, sinon de condamner, de rejeter Zeno d'un simple « il appartient à un monde en disparition » – comme, d'ailleurs, l'officier K und K et ses soldats – et donc d'utiliser le même critère que Monnier pour les Vénitiens, bien que ceux-ci lui soient chers. Ce qui cache une conviction plus ou moins hégélienne, mais toutes les disparitions, quelque indiscutables qu'elles soient sur le plan de la facticité, sont-elles valablement justifiées ? Dix ou vingt ans plus tard, la communauté juive disparaîtra dans une bonne partie de l'Europe et les ressortissants de ce monde spécifique deviendront les habitants disparus d'un monde disparu. Mais la ques-

tion des vainqueurs et des vaincus, considérée sous l'angle historique, n'est pas toujours simple ; ceux qui, en 1945, sous la bannière frappée de l'étoile à cinq branches, entrèrent dans Trieste, se considéraient comme les vainqueurs ultimes, incontestables. Ils avaient toute raison de le penser et de le penser encore quand, sous la pression qui s'exerça sur eux et à laquelle participèrent James Humphrey Morris et ses Royal Lancers, ils furent contraints de se retirer de Trieste. Ils allaient construire plus à l'est de la ville un monde particulier qui perdurerait quelques dizaines d'années puis se désagrégerait à peu près au moment où le Royal Lancer James Humphrey Morris deviendrait Jane Morris. Il arrive que le cours triomphal de l'histoire se fourvoie et suive différents chemins, parfois plaisants, parfois tragiques.

Italo Svevo situe l'action de son roman quand Trieste n'est certes plus *urbs fidelissima* mais pas encore *citta italianissima*. Ce qu'exprime aussi, au final, le nom que l'écrivain s'est choisi, son *nom de plume* : Italo désigne très distinctement un Italien, et Svevo un Souabe – un Allemand. Cette association traduit bien certaines idées présentes dans la Trieste du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une ville qui unit les cultures allemande et italienne ; certains auteurs sont prêts à y accueillir aussi les Slovènes mais, nous le verrons, sous certaines conditions.

D'autres écrivains, tel Scipio Slataper, feront même un pas de plus. Comme Glenda Sluga en fait le constat dans sa biographie romancée et très poétisée *Il mio Carso* (1912), Slataper refuse de se déterminer en fonction de la nationalité et de quelque manière que ce soit :

*Je voudrais dire, je suis né dans la région du Kras... Je voudrais dire, je suis né en Croatie... Je voudrais dire, je suis né dans la plaine de la Morava...*

Sluga commente le pas supplémentaire que fait Slataper et son rejet d'une nationalité exclusivement italienne parce que, affirme-t-il, à Trieste tout est « double, si ce n'est triple ». Ce qu'il définit en particulier dans l'un de ses essais qui date lui aussi d'avant la Première Guerre mondiale : il constate que

l'identité triestine combine trois groupes raciaux et culturels dont le premier, italien. Trieste est une ville italienne, mais elle l'est différemment des autres, son *italianità* a « une âme double ». Cette dualité se compose de l'identité culturelle, italienne, et de l'identité commerciale, allemande, celle slovène étant culturellement non développée et spirituellement insignifiante. Le rôle de Trieste est néanmoins de promouvoir les *trois* cultures car, insiste Slataper, le futur de l'Europe n'est pas lié à une seule culture mais à l'élargissement, à la mise en valeur des trois présentes à Trieste. La paix en Autriche et en Europe ne peut s'assurer, et exclusivement, que par l'élévation culturelle des Slovènes jusqu'au niveau des cultures italienne et allemande.

Ce qui nous plaît (ou pas) chez Slataper, ce que nous partageons (ou pas) avec lui n'est pas ici ce qui importe : au bout du compte, et dans un futur pas si éloigné, il s'avèrera que considérer les Slovènes comme un tout ethnique à l'image des Allemands et des Italiens – chose espérée par certains et redoutée par d'autres – était une erreur. Cette observation qui peut être faite aux réflexions de Slataper et à d'autres du même ordre vient d'une question : l'identité de Trieste – ou de la Trieste d'alors – sous-entend-elle que les trois cultures étaient non seulement dominantes, ce qui serait plus difficilement contestable, mais aussi les seuls facteurs de différenciation ? On peut en douter. Et pas seulement s'agissant des juifs ; l'église grecque sur la riva peut servir de point d'interrogation pertinent. À la fin de sa vie Slataper virera d'ailleurs ardent nationaliste italien ; à la différence de Zeno, mais aussi de Svevo, sera engagé volontaire dans l'armée italienne ; il mourra en décembre 1915 lors de la Quatrième bataille de l'Isonzo <sup>3</sup>. Auparavant il aura laissé un texte au titre assez explicite : *Un vrai peuple s'affirme par la guerre*.

Nous l'avons dit : Italo Svevo est le *nom de plume* d'un homme qui s'appelait Ettore Schmitz ; l'absence de juifs est fla-

---

<sup>3</sup> Rivière qui prend sa source dans les Alpes juliennes et se jette dans le golfe de Trieste. Son nom slovène est Soča.

grante dans son roman. Mais le cas n'est pas unique et avancer un exemple plus célèbre encore est facile : qui pense naïvement qu'À *la recherche du temps perdu* est roman directement biographique doit prendre conscience de l'absolue certitude que le grand-père maternel de Proust n'assistait pas à la messe dominicale comme le fait à Combray le grand-père maternel du Narrateur ; il est vrai que Simon Weil est dit ne pas fréquenter outre mesure la synagogue mais, uniquement, à l'occasion des grandes fêtes. Quant à Mme Jeanne Proust – ou, comme on disait alors, Mme Adrien (prénom de l'époux), née Jeanne Weil, une femme perdant son patronyme mais aussi, en partie, son prénom, du moins dans la communication officielle – n'a jamais, jusqu'au terme de sa vie, et contrairement aux usages, embrassé la religion de son mari ; ce qui fait qu'elle n'a pu être inhumée suivant le rite catholique, détail qui ne revêt aucune importance pour le roman lui-même car, est-il dit, les parents du Narrateur ne décèdent pas.

Un second matricide littéraire ? Selon toute vraisemblance. Mais le thème juif dans le roman de Proust est bel et bien présent, à travers l'affaire Dreyfus, mais aussi à travers Bloch, ce personnage au demeurant pas follement sympathique dont, chose intéressante, nous ne découvrons pas le prénom pas plus que celui des membres de sa famille, pas follement sympathique elle non plus, telles les sœurs de Bloch que Proust décrit avec une ironie assassine. Le juif est l'un des personnages clés du roman, il s'inscrit parmi les jalons importants dans l'interprétation globale. Charles Swann représente, partiellement du moins, la face négative du Narrateur, mais aussi de Proust : l'esthète mondain qui gaspille son talent, son érudition dans les salons huppés sans qu'en retour, on sache le reconnaître et l'apprécier. Même la fille de Swann, après le décès de son père, refusera toute commémoration et chassera son souvenir. L'étude entreprise par Swann sur Vermeer, une œuvre, donc littéraire, l'unique chose pour Proust à échapper à l'érosion du temps, demeurera à jamais inachevée.

Sur la question des juifs, mais aussi des Allemands, la Trieste de Svevo est très fortement italianisée même si cette *italianità* avait, du moins dans l'esprit de Slataper un double fond ; Zeno parle mal le toscan, sa langue est le « dialecte », un concept qui demande beaucoup de circonspection et va à l'encontre de la thèse de Slataper : si Trieste est une ville italienne, elle l'est différemment des autres. Le problème de l'identité de Zeno est souligné de manière particulièrement dramatique dans le dilemme qui apparaît dans les pages relatives au café qui refroidit : il a certes conscience de la gravité de la situation, il sait qu'il faut agir, mais dans quel sens ? Il n'en a aucune certitude. Infranchissable, la frontière se dresse en la personne de l'officier germanique ; elle se transformera rapidement en ligne de front qui sera vécue comme italo-germanique, les soldats slovènes apparaissant, du moins dans l'esprit de Svevo, comme des sortes de figurants. Sur ce front, ils le seront bien plus et comme soldats et comme officiers ; c'est précisément sur la Soča que Svetozar von Borojević deviendra le premier et l'unique officier d'origine slovène à porter le titre de *feldmarschall*, et il est bon de se rappeler la description que Miloš Crnjanski donne de la percée du front : devant moi trouvent une mort démente, humiliante les régiments bosniaques qui descendent dans la ville d'Udine. En incendiant l'hôtel Balkan les fascistes montreront clairement qu'à leurs yeux, ils ne faisaient pas de la simple figuration, dans le futur la frontière de Trieste occasionnera le conflit le plus dramatique, mais dans le monde de Zeno et de Svevo, les Slovènes demeurent une masse assez floue qui doit encore s'élever culturellement pour prétendre jouer un rôle important, y compris politique.

À la différence de son héros, Ettore Schmitz était un homme qui faisait des affaires plutôt florissantes dans diverses circonstances, depuis le temps de la monarchie K und K, en passant par tous les imbroglios et tourments liés à la guerre, jusqu'à l'obtention de l'ordre du *Cavaliere del Regno* qui lui sera décerné par le régime fasciste. Qui plus est, dans des conditions pour le moins spécifiques, Schmitz s'était converti au catholicisme. Proust n'en a pas éprouvé le besoin puisque baptisé

à sa naissance. Dans une lettre écrite, il est vrai bien des années plus tard, il dira n'être jamais entré dans une église depuis sa confirmation, sauf pour des raisons esthétiques.

Mais reste la grande question : qu'aurait apporté cette conversion à Schmitz s'il avait attendu, après la capitulation de l'Italie, l'arrivée à Trieste de l'élite de la SS avec Christian Wirth et Odilo Globocnik ? Ils avaient été dépêchés avec deux missions, lutter contre les partisans yougoslaves – qui devaient tuer Wirth au cours d'une embuscade – et liquider les juifs, la plupart des arrivants pouvant se prévaloir d'une expérience plus que solide acquise en Europe de l'Est. Le camp *Risiera de San Sabba*, la « rizière » de funeste renommée, vit ainsi le jour dans un bâtiment de cinq étages qui servait précédemment de rizerie. On estime que plus de trois mille personnes, juifs et adversaires du fascisme, y furent tués, et que beaucoup d'autres en furent déportées dans les camps de concentration allemands comme Dachau.

Umberto Saba, un autre grand de la littérature triestine et natif de Trieste parvint sous Mussolini à se faire rayer de la liste des juifs. Mais ses malheurs ne cessèrent pas pour autant : comme il refusait le baptême, il fut contraint de vendre sa bouquinerie qui, soit dit en passant, existe encore aujourd'hui. Quand Wirth débarqua à Trieste avec ses hommes, Saba s'enfuit à Florence où, notamment avec l'aide d'Eugenio Montale, il se cacha avec sa famille jusqu'à l'arrivée des troupes alliées.

Après la guerre, la rizière allait devenir un camp d'accueil pour les réfugiés de la Yougoslavie communiste, en majorité des Italiens.

### ***Destins***

Saba avait ainsi réussi à échapper au destin de milliers de ses compatriotes triestins mais aussi d'un grand nombre d'écrivains des autres régions d'Europe. Pendant la dernière partie de la guerre périrent de grands noms de la littérature hongroise qui avaient pour seule faute leur origine juive : Antal Szerb, Miklós Radnoti, Csanád Szegedi. Les lois raciales sous le coup des-

quelles tombe le Bébert de Céline frappent même plus sévèrement les juifs hongrois qu'allemands. En Allemagne, la loi instaure la règle dite des « quatre quarts » : n'est pas juif celui dont la grand-mère et le grand-père ne l'étaient pas. En Hongrie, elle impose celle des huit huitièmes, ce qui signifie que la recherche de la pureté raciale est poussée à la génération encore précédente : ni Proust ni Schmitz n'auraient eu la moindre chance.

Et leur position vis-à-vis de leur propre judéité n'avait aucune signification. Proust récuse résolument son identité juive, une négation que son entourage n'accepte pas toujours. Barrès dit l'avoir toujours considéré comme juif mais tempère, ce notre jeune gars était des nôtres... Chose surprenante, Julia Kristeva s'interroge à ce propos et répond : c'est irritant. Avec Céline, aucune surprise : il va jusqu'à nier que la langue de Proust soit le français. Il écrit, dit-il, un franco-juif *tarabiscoté*, contraire à toutes les traditions françaises. Proust aurait compris cette invective mais peut-être ne se serait-il pas senti blessé, lui qui considérerait que les beaux livres s'écrivent toujours dans une forme de langue étrangère, la tâche de l'écrivain étant, de son avis, celle d'un traducteur. Rappelons que Zeno, de même, rédige ses confessions dans une langue relativement étrangère, le toscan, et non dans la sienne, véritable, le dialecte triestin.

Proust en est conscient et pas seulement parce que, depuis sa petite enfance, on lui rappelle son origine, son séjour avec sa mère à Evian : vous êtes le neveu de M. Weil, lui dit quelqu'un de bien intentionné, ce qu'il ne semble pas apprécier au plus haut point. Mais il sait fort bien, et il l'écrira dans son roman, que ces constats ne sont pas toujours animés de bonnes intentions. Le baron de Charlus interroge le Narrateur sur la nationalité de Bloch. *Je lui répondis que Bloch était français.* « Ah ! dit M. de Charlus, je pensais qu'il était juif. » Mais la nationalité du même de Charlus est, aux yeux des autres, elle aussi sujette à caution. Quelle est sa vraie nationalité, est-il autrichien ? demande-t-on à Mme Verdurin, et celle-ci répond prestement : Non, Prussien. Le baron de Charlus s'enorgueillit de son origine noble et fait valoir que sa famille est la plus ancienne, la plus



pure – au sens aristocratique de ce terme – de France. Mais les critères bourgeois sont autres.

Tout là-bas, à Trieste – que Proust décrit comme une *ville aussi désirable et hostile* et que le Narrateur soupçonne d'être le lieu des premières expériences lesbiennes, initiatiques d'Albertine – la femme de Schmitz et sa descendance entame leur voyage en tragédie. Svevo meurt juste à temps pourrait-on dire, avant l'exacerbation de la politique antijuive ; mais son épouse, Ana-Livia, une femme aux cheveux d'une remarquable beauté – ce qui fera d'elle un personnage de *Finnegan's Wake*, Anna-Livia Plurabelle – n'avait pas une goutte de sang juif ; catholique très fervente, elle suggèrera de donner le baptême à Ettore Schmitz. Au temps de Wirth, et au vu des lois raciales, c'était là un acte de peu de valeur venant de l'épouse d'un pur juif ou, plutôt, d'un sale juif ; quand elle tentera d'obtenir un certificat de pureté raciale, ce à quoi Saba était parvenu, on lui fera du chantage, on exigera un important dessous de table, et cette catholique convaincue finira par se proclamer juive et se cachera, elle aussi avec l'aide de Montale, jusqu'à la fin de la guerre. Deux de leurs petits-enfants seront mobilisés et envoyés sur le front est – le grand-père juif aurait-il joué un rôle posthume ? – et expireront en captivité en Russie. Le troisième mourra dans les rues de Trieste lors de la tentative de soulèvement communiste en mai 1945, apportant la preuve de leur zèle idéologique ; n'oublions pas la présence des troupes communistes là, aux portes de Trieste.

Qui, à cet instant, pour penser encore au café ?

### ***Le café, malgré tout***

Car il faut continuer à y penser. Peu de choses sont simples et univoques dans le roman de Svevo, à commencer par le titre. Déterminer la signification de l'histoire de Zeno Cosini, comme, du reste, d'un bon roman, ne saurait être facile. C'est incontestablement l'histoire d'un monde qui n'est plus, mais ce monde, quel est-il ? Souvenons-nous de Joseph Roth, autre

écrivain, soit dit au passage, d'origine juive : son rapport à ce temps, au monde d'hier comme disait Stephan Zweig, est plus que clair. Mais pour ce qui est de la conscience de Zeno, il faut nous montrer moins affirmatifs ; Zeno Cosini lui-même n'a pas de système de valeurs bien défini à l'égard du monde dans lequel il vit. À certains moments l'engagement politique d'Ettore Schmitz est ouvertement irrédentiste, nationaliste, malgré le *nom de plume* qu'il s'est choisi, Italo Svevo. Dans sa jeunesse, il collabora aux journaux irrédentistes et il fut, prétend-on, le premier en 1918 à accrocher le drapeau italien à sa maison connue sous le nom de Villa Veneziani : il fut même membre du comité qui se proclama *Fascio Nazionale*, détail qui, aujourd'hui, intrigue sans doute plus qu'il ne faudrait même si, après l'accord passé avec les socialistes, se constitua un comité unique de sécurité publique. Mais un certain degré d'ambivalence était toujours présent.

En décembre 1917, Svevo et sa femme qui dormaient dans ladite Villa Veneziani furent réveillés par une formidable explosion. Ils apprendraient que c'était là une attaque menée avec deux petits cuirassés torpilleurs par Luigi Rizzo qui s'illustrera ensuite. Le dreadnought *Wien* fut coulé à cette occasion mais l'exploit le plus célèbre accompli par Rizzo reste l'envoi par le fond du navire de guerre *Szent István* le 10 juin 1918. Ce jour fait aujourd'hui encore l'objet d'une commémoration particulière dans la marine de guerre italienne ; le commandant de la flotte à laquelle appartenait le *Szent István*, le contre-amiral Miklós Horthy, avait pris la mer avec mission de forcer le blocus allié dans le détroit d'Otrante. En 1919 Rizzo participera à la prise du port de Rijeka sous la conduite de Gabriele d'Annunzio et recevra, pour l'ensemble de son œuvre, de nombreuses récompenses dont le titre de *Conte di Grado e di Premuda*. Il partit cependant à la retraite dès le début des années 1920. Les Allemands l'arrêtèrent au début de la Seconde Guerre.

En cette nuit de guerre de décembre 1917, ayant plus ou moins compris ce qui se passait, Svevo ordonna, malgré le couvre-feu en vigueur, d'allumer toutes les lumières dans le jar-

din de la Villa Veneziani pour que les marins à la mer eussent un point de repère dans l'obscurité. Les survivants arrivèrent très vite, désespérés et furieux de l'incompétence de leurs officiers. Svevo fit la connaissance de Rizzo après la guerre, et ce dernier lui raconta qu'il avait planifié une attaque de plus grande envergure encore avec, pour objectif, l'arsenal Lloyd de Servola. Si j'étais parvenu à mes fins, expliqua Rizzo, et Svevo sentit pointer dans ces propos une pointe de regret, la Villa Veneziani serait elle aussi partie en fumée. Je lui ai serré fortement la main, devait raconter Svevo, comme si je tentais après coup de réfréner ses ardeurs. Sommes-nous ici en présence d'une variante du café refroidi ?

Même si nous abandonnons la position de qui s'efforce, en connaisseur, d'interpréter les faits littéraires et leur signification, même si nous essayons de nous rapprocher de la position supposée plus simple de lecteur, bien des choses demeurent problématiques. Reprenons l'épisode de Zeno et de l'officier et transposons-le dans le futur, et dans un autre espace : le 31 janvier 1939, et à la frontière germano-polonaise de Gdańsk, de Danzig, où le propriétaire désorienté de la villa rencontre un officier polonais – polonais, pas allemand. Il y aurait beaucoup à redire à cette hypothèse car dans la ville libre de Danzig/Gdańsk, les nazis locaux sont depuis longtemps au pouvoir et affichent au grand jour leur attitude discriminatoire à l'encontre des juifs – ce qui ne perturbe pas trop un nombre appréciable de Polonais – mais aussi à l'encontre des Polonais. Mais passons. Si nous accordons un minimum de vraisemblance à cet épisode, notre réaction de lecteur et le jugement que nous portons sur le héros qui s'inquiète en pareil instant pour son café refroidi seront fondamentalement différentes et, en tous cas, plus claires et plus définies.

Nous pouvons, surtout si nous somme Italiens, et en plus nationalistes, juger pareillement Zeno Cosini : le café est le symbole de l'égoïsme d'un homme qui appartient à un monde en disparition. Nous pouvons, mais nous ne devons pas le faire car il faut garder à l'esprit que la Seconde Guerre mondiale a

exercé une forte influence sur les systèmes de valeurs et que le roman de Svevo a été écrit après la Première Guerre. Le caractère et la légitimité de cet événement historique ont largement été discutés alors qu'il se déroulait, et les discussions se poursuivent aujourd'hui encore sans donner l'impression de toucher à leur terme. Les jugements sur la Seconde Guerre ont été plus clairs et plus tranchés ; Léon Degrelle n'a qu'un seul regret, la défaite subie, mais c'est là un point de vue expressément minoritaire, la majorité (y compris ceux disposés à reconnaître aussi l'autre volet de l'histoire : les crimes commis contre les Allemands, au nombre desquels, il faut le rappeler, l'extermination de la minorité allemande en Yougoslavie et dans d'autres pays occupe une place significative) ne doutent en aucune façon du caractère légitime et sensé de la guerre, et donc des efforts de guerre des Alliés et des victimes. Ce qui a commencé avant la guerre, Dantzig inclus, qui s'est achevé avec l'holocauste, en souligne plus nettement encore la légitimité ; pendant les années 1930, Marina Tsvetaïeva compose des poèmes où elle affirme sans ambiguïté : dans le monde d'aujourd'hui, le poète est juif.

Mais en réfléchissant à ce vers nous atteignons le cœur de nos incertitudes. Ce que soutient Tsvetaïeva est un choix, un choix commandé peut-être par un impératif catégorique, mais qui reste libre : je me définis comme juif, non par ma naissance, mais par l'exigence morale que dicte l'instant historique, je me dresse contre Degrelle, Céline, Wirth. Ce qui diffère substantiellement de l'absence de toute possibilité de choix à laquelle ont dû faire face beaucoup de noms cités dans ce texte et ceux, innombrables, dont les noms ne seront jamais mentionnés nulle part sinon, et encore pas toujours, sur les murs des monuments commémoratifs.

J'ai passé ma vie entière à me battre pour sortir du ghetto, a écrit le réputé écrivain britannique Edwin Montagu. Fils d'un banquier en renom pour qui la judéité était une question de foi, mais lui-même non-croyant, Montagu était contre le sionisme ; second juif dans l'histoire du gouvernement britannique, il ne

comptait nullement parmi les juifs des ghettos qui, au demeurant, avaient été dispersés en Europe bien avant sa naissance. Traitant de la question juive, Karl Marx conclut que celle-ci sera réglée quand le juif s'émancipera de sa judéité. Ce texte, difficilement acceptable étant donné l'idéologie actuelle du politiquement correct, plairait sans aucun doute – et sans mention du nom de l'auteur – à quelque antisémite moderne. Mais ce nom sitôt révélé, il serait, pour tout antisémite, le juif allemand Karl Marx.

Comme nous le montre l'exemple d'Italo Svevo et de Marcel Proust, il n'est pas possible ou, plus exactement, permis de suivre le conseil de Marx et de s'émanciper de sa judéité. Mais le mot émanciper sous-entendant un point de départ des plus négatifs, il ressort que la judéité est pour Marx négative, ce qui n'est guère surprenant au vu de sa position générale à l'égard de toutes les déterminations nationales et religieuses : les prolétaires sont en effet sans patrie, aucune forme de libre autodéfinition n'est autorisée. Mais il faut se rappeler que les premiers chrétiens tel Tertullien affirmaient que le chrétien n'est le citoyen d'aucune *polis*. Le concept de *nation* entre en usage bien plus tardivement, au Moyen Âge, dans les classifications universitaires des étudiants et, selon les critères qui sont les nôtres aujourd'hui, de façon confuse, incorrecte.

Mais la question juive n'est pas, ici, notre propos ; nous parvenons à la judéité à travers Schmitz/Svevo et, du fait précisément de l'holocauste, elle s'impose à nous par le côté particulièrement dramatique de cette question. Il n'est absolument pas permis aux juifs d'oublier qu'ils sont juifs ; les nazis se sont évertués à le leur rappeler à chaque seconde. Svevo est devenu catholique sous la pression de sa femme, mais sans aucune conviction ; alors qu'il agonise, elle l'invite à prier, et il répond que c'est un peu tard pour ça – en mécréant convaincu. Les choix personnels et les récits biographiques sont une chose ; l'absence totale de juifs dans sa prose en est une autre, et d'un autre intérêt ; bon nombre d'interprètes de son œuvre se sont penchés sur cette absence, certains se satisfaisant d'en faire le simple cons-

tat, d'autres décelant des thèmes et motifs juifs cachés, d'autres encore lui en faisant le sérieux reproche et poussant même jusqu'à affirmer que cette dérobade le relègue au rang d'écrivain de moindre qualité.

On ne saurait faire ce grief à Proust et il est bon de souligner une fois encore l'origine juive de Charles Swann. Même Françoise, dans les versions non publiées, était d'origine juive, et elle ne fut « déjudaisée » que plus tard. Chez Proust, et c'est là l'une des grandes qualités du roman, on trouve maintes allusions complexes, des jeux littéraires, des significations cachées qui peuvent échapper à un lecteur superficiel ou juste moins averti. Le système de signes dans le roman est très complexe et le choix de certaines œuvres littéraires n'est en rien fortuit. L'accent mis sur la *Phèdre* de Racine participe du thème de l'inceste. À un moment chez les Guermantes, le héros se sent seul et abandonné comme Mardochée à l'entrée du palais, c'est là clairement une allusion au *Livre d'Esther* de l'Ancien Testament mais aussi à *Esther*, la tragédie de Racine. Dans les manuscrits non publiés, la mère du Narrateur lit ce livre biblique à haute voix. Vraiment, quel salmigondis franco-juif !

Mais un juif doit-il écrire sur les juifs ? De même que de nombreuses autres, cette question acquiert tout son sens quand on modifie les noms et qu'on substitue à juif Serbe, Anglais, etc. Considérée du point de vue de la littérature, de la bonne littérature, de ce que Proust nomme le(s) *beau(x) livre(s)*, la réponse est simple et se trouve dès l'apparition du chœur dans *Roméo et Juliette : In fair Verona where we lay our scene*. Qui y est disposé peut chercher dans la tragédie les significations, les particularités de l'Angleterre élisabéthaine, mais attention : si on en conclut que le mariage d'une fille âgée de quatorze ans et moins était alors chose très normale, idée que conforte la mère de Juliette faisant observer à sa fille que des plus jeunes qu'elles sont déjà mères, les historiens qui ont consulté les livres paroissiaux pourraient être source de déception : on contractait mariage, en moyenne, à vingt ans et quelques, soit à peine plus tôt que de nos jours. Shakespeare écrivait des pièces à la thématique an-

glaise telles *Les Joyeuses Commères de Windsor* ou celles qui portent le nom de tous ces rois sur lesquels une majorité de lecteurs doit chercher les renseignements de base dans Google. Un large public connaît toutefois bien mieux Shakespeare grâce à *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Le Marchand de Venise* ; on dit que Shylock avait pour modèle le médecin personnel d'Elisabeth, Roderigo Lopez, qui fut exécuté pour haute trahison. La cruauté de la mise à mort nous effraie aujourd'hui mais la justification de cette sentence demeure un sujet de polémique ; mais c'est à ce moment précis que commence le retour en Angleterre des juifs qui avaient été chassés par un décret d'Edouard I en 1290. Un salmigondis anglo-juif, du moins au goût de Céline ?

Proust affirmait qu'aucun de ses héros n'avait d'exemple direct dans la réalité mais que, pour construire un personnage, il empruntait fréquemment à des dizaines de modèles ; et bien avant les théoriciens de la littérature de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il marquait la différence entre *je* et *moi* ; Marcel Proust n'est ni le Héros ni le Narrateur, et nous ne pouvons pas non plus les assimiler complètement dans le roman ; l'un et l'autre sont des personnages littéraires dont Proust ne peut être que l'un des modèles. Nous pouvons nous poser une question du même ordre concernant Schmitz/Svevo : jusqu'à quel point est-il possible d'identifier Ettore Schmitz avec Italo Svevo, et, ensuite, avec Zeno Cosini ? Complexe en apparence, cette question est en fait plus simple qu'une autre ou que d'autres, semblables, que nous pouvons poser au sujet de Proust.

D'autres moments peuvent encore ajouter à la complexité des choses : dans sa dernière lettre adressée à Céleste Albaret <sup>4</sup>, Proust demande expressément que, dans le texte écrit, tout soit effacé jusqu'à « mon arrivée à Venise avec ma mère ». L'identification avec le héros est ici en totale contradiction avec toutes les positions théoriques qu'il a maintes fois exposées.

Mais peut-être cette identification s'est-elle faite entre-temps, peut-être que par l'écriture *je* et *moi* se sont assimilés.

---

<sup>4</sup> La fidèle et dévouée servante de Marcel Proust à la fin de sa vie.



Dans la tradition européenne, l'un des premiers écrivains à s'être lancé à la recherche de son propre moi dans un effort d'autodéfinition – à seule fin d'établir son caractère changeant, insaisissable –, Michel de Montaigne nous dit que s'il a créé son livre, celui-ci l'a créé lui, le livre étant *consubstantiel* à l'auteur. Un peu plus tard Descartes, le grand adversaire de Montaigne, dira quelque chose d'avoisinant quoique moins dramatique : les choses en apparence véridiques quand il les imaginait donnaient souvent une impression de fausseté quand il tentait de les coucher sur le papier. Un aveu assez problématique pour un philosophe qui plaçait le *cogito* comme ferme point de départ de son système.

Pour utiliser la terminologie moderne, le rapport est donc bidirectionnel : ce n'est pas uniquement l'auteur qui construit le texte, le texte aussi construit l'auteur ; en conséquence, si le Héros/Narrateur, du moins au début, n'est pas Proust, ce que prouve l'histoire évoquée de Combray, cela ne signifie pas que Proust, avec le temps, ne se soit pas davantage identifié à lui en créant, par rapport au moment de ses premiers pas dans l'écriture du roman, un Marcel Proust nouveau, différent. De la même façon s'est modifiée *ma mère*, donc Jeanne Proust, née Weil, qui devient en cours d'écriture *ma mère*, docile objet de rêves incestueux et la non moins passive victime d'un symbolique matricide. Il semble que Proust n'en ait pas été totalement inconscient : Céleste Albaret témoigne que Proust sur son lit de mort se représente sa mère, mais pas comme une *maman* docile à qui demander le baiser du soir, et qui le donne puis lit à son fils un roman de George Sand. Non, nullement. C'est une apparition menaçante, effrayante, de plus en plus grande, de plus en plus noire, *elle est toute en noir*, et Marcel Proust cherche désespérément la protection de Céleste Albaret tout en sachant pertinemment qu'il ne peut l'obtenir ; le spectre noir devient *de plus en plus horrible*. Est-ce le remords qui ronge ou la vengeance de Mme Adrien, née Jeanne Weil qui s'accomplit ? Quoi qu'il en soit, le roman n'est pas une biographie, le héros n'est pas l'auteur ; mais le livre – comme tout *beau livre* ? – est consubstantiel à l'auteur, ceci pour conserver le terme que Mon-



taigne, faillant à son habitude, emprunte à la philosophie scolastique.

Qui est enclin aux interprétations patriotiques peut tirer des conclusions diverses et variées du retour d'Ettore Schmitz à la littérature, à l'écriture, quand Trieste devient italienne. C'est une absolue certitude, dit-il, l'Italie n'est pas venue à moi, jamais je ne me serais cru en mesure d'écrire mon roman quatre mois après l'arrivée de nos troupes. Mais Schmitz conserve son pseudonyme d'Italo Svevo et parle du monde d'hier et non de la Trieste qui voit le jour avec l'arrivée des « nôtres » et qui, souvenons-nous, déplâit fortement à James Joyce quand ce dernier tente d'y revenir. Soit dit incidemment, on doit à Schmitz, du moins de manière indirecte, un célèbre héros juif, Leopold Bloom.

Nous ne pouvons évidemment pas échapper aux circonstances de notre naissance et de notre éducation, pas plus qu'aux conséquences de la pression qu'exerce l'identité qui nous est donnée. Irlandais, élève de l'école jésuite, Joyce tire de Schmitz une grande partie de son savoir sur la judéité ; à travers le personnage de Bloom, ce savoir l'aide à se définir négativement par rapport à son héritage, à créer un personnage qui est à la fois Ulysse et le juif errant, une sensation qu'il ressent, d'après tout ce que nous savons sur lui, profondément, personnellement, et dans laquelle la Trieste d'avant la guerre, idéalisée ou non, symbolise dans toute son acception *the meaning of nowhere* qui trouve là son incarnation ; sans doute parce que la *citta italianissima* ne pouvait pas trop l'intéresser et moins encore l'impressionner. Il ne faut pas oublier sa déclaration : il ne mourrait pas pour l'Irlande mais serait bien plus disposé à ce que l'Irlande meure pour lui. Quoi qu'ait pu en penser Schmitz, cette Trieste-là n'avait pas trop d'attrait pour Svevo non plus ; son grand roman, son *chef d'œuvre*, s'achève au début de la Première Guerre, alors que s'amorce la disparition d'une Trieste, quelle qu'elle fût, ville qui rêvait de l'instant où l'Italie viendrait à elle, dans l'esprit de ce monument sur la riva, ou ville idéalisée de l'agenda multiculturel.

Si nous reprochons à Svevo l'absence de la thématique juive, nous faisons nôtre, fût-ce sans le vouloir, inconsciemment, une logique dangereuse, celle justement de Barrès et de Céline qui auraient toujours vu le juif chez Proust, une logique qui nie catégoriquement le droit à toute tentative d'autodéfinition, d'introspection. La question n'est pas seulement qu'un juif ne pourra jamais être autre chose qu'un juif ; sans doute est-il bien plus essentiel qu'un Français, ou qu'un Allemand, ou qu'un Serbe, ne puisse être autre chose qu'un Français, qu'un Allemand, ou qu'un Serbe ; c'est la détermination principale, sinon la seule, et toutes les autres – tel le choix de devenir écrivain – ne peuvent être qu'accollées à un adjectif de nationalité. L'anti-judaïsme est ici une opération mentale et idéologique très importante, et il est primordial d'instaurer la discipline dans nos propres rangs : du point de vue nationaliste, il ne peut en être autrement ; l'autre possibilité est la trahison qui, de nouveau, implique un adjectif de nationalité. C'est une logique collectiviste, qu'elle soit nationale ou de classe, qui débouche en conséquence sur une étoile jaune cousue sur la manche de certains, ou sur la phrase de Lénine : « Le bourgeois n'est pas coupable d'être bourgeois, pas plus que le crocodile ne l'est d'être crocodile ». Le savoir ne change rien dans l'impitoyable pratique ; Lénine vivait à l'époque d'avant l'écologie, et il était sous-entendu que les crocodiles devaient être exterminés. La seule identité possible est celle qui est donnée, et l'unique tâche de l'individu est de l'accepter intégralement et se s'y soumettre, la liberté est la connaissance de la nécessité.

En suivant son *moi*, Montaigne ne trouve qu'une seule manière de venir à bout de son instabilité et de toutes ses métamorphoses souvent passagères : les écrire, les décrire. Et ainsi naissent *Les Essais*. Proust considère que la littérature est notre seule arme pour nous permettre de vaincre l'impitoyable cours du temps, elle seule nous permet de le retrouver, de faire du *temps perdu le temps retrouvé* et des hommes des géants plongés dans les années et les époques. Mais à la suite de Julia Kristeva, on peut ici encore citer Philippe Sollers : l'écriture est la recherche des limites. Ce qui peut se traduire par la recherche

d'une possibilité de liberté, recherche cependant impossible sans un effort de réexamen des frontières qui nous paraissent – car nous sommes, entre autres, éduqués ainsi depuis notre plus jeune âge – absolues, infranchissable. Même si les idéologies totalitaires, et surtout leur entrée dans les faits, nous effraient, nous les comprenons mieux que les rêveries chimériques d'un William Godwin, sans doute parce que ce sont vraiment des rêveries chimériques, mais aussi parce qu'elles nous surprennent davantage, parce qu'elles sont plus inattendues et en totale contradiction avec ce que nous apprennent, depuis des siècles, l'école, l'État, le parti. Ajoutons l'Église ou, plus exactement, *les* Églises chrétiennes : dans le Nouveau Testament il est dit sans ambages, de manière explicite, que chacun, individuellement, sera jugé selon ses actes ; et que chacun, en tant qu'individu exclusivement, sera condamné ou sauvé, le salut collectif n'existant pas. Ce qui fait que certaines thèses de Godwin posent problème également à ceux qui respectent son œuvre ; et le nombre des disciples des diverses idéologies totalitaires est plus que suffisant.

L'effort d'autodéfinition que consentent Svevo et Proust, quelles qu'aient été leurs différences en tant qu'hommes et en tant qu'écrivains, est un acte de liberté, de rejet de toute contrainte sans examen préalable de celle-ci, pratiqué à travers la littérature, le texte ; Svevo et Proust sont consubstantiels à leurs écrits, écrits qu'il fallait, surtout, avoir l'audace d'écrire.

Nous ne négligeons donc pas la valeur du café de Zeno Cosini et nous ne devons pas accepter facilement le diktat de ceux qui nient à l'épisode du café refroidi toute signification ou valeur. Pour chacun d'entre nous un jour le glas sonnera, mais à tous il nous arrive bien trop souvent que notre café refroidisse.

Première édition en serbe : 2017